

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3.00 - - - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

7ÈME ANNÉE, No 315.—SAMEDI, 17 MAI 1890

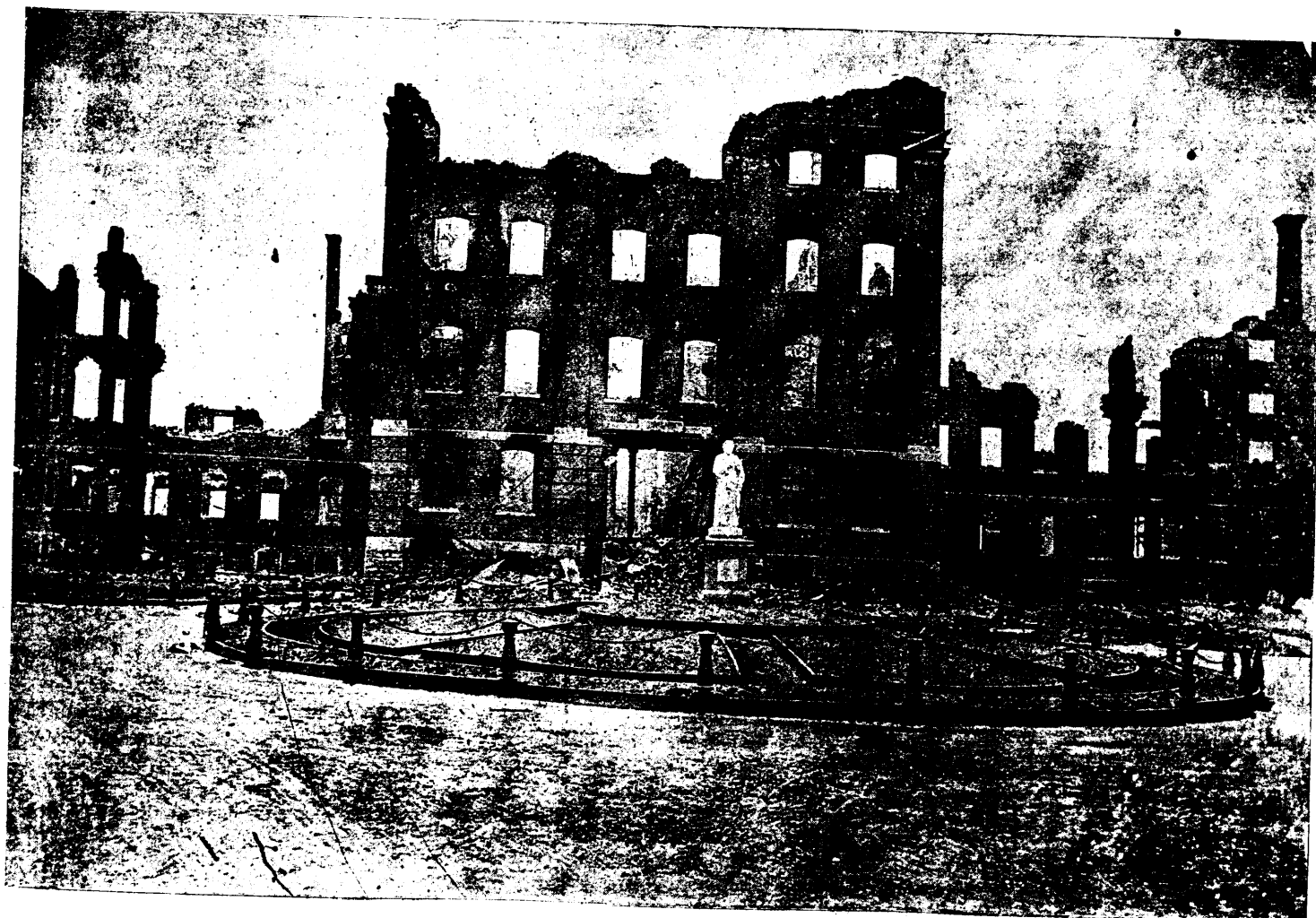
BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.
BUREAUX 40 PLACE JACQUES CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
insertions subséquentes - - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



VUE PRISE DU CÔTÉ NORD MONTRANT LA BUANDERIE



LA FACADE. — VUES PRISES LE LENDEMAIN DE L'INCENDIE
TERRIBLE INCENDIE DE L'ASILE SAINT-JEAN DE DIEU, A LA LONGUE-POINTE
Photographies Larin.—Photo-gravures Armstrong

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 17 MAI 1890

SOMMAIRE

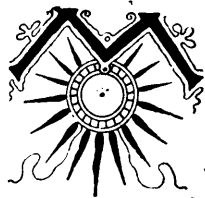
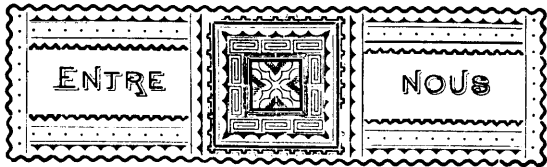
TEXTE : Entre-Nous, par A. des Rives.—La cabane à sucre, par Callistos.—Un congréganiste, par P. G. Roy.—Poésie : Hirondelle, par E. Z. Massicotte.—Vieillesse et jeunesse, par Jean Dalbret.—A travers le Canada : Ottawa pittoresque, par Jules St-Elme.—La charité, par Mathias Filion.—Poésie : Le chevreuil, par W. Chapman.—Faits scientifiques.—Poésie : Un conseil en passant, par Dr E. Chevrier.—Recherches historiques, par M. de Beaujeu.—Le moineau, par S. A. M. Vébert.—La mode, par Marjolaine.—Chronique des voyages.—Notes et faits.—Notes historiques.—Feuilletons : Famille-Sans-Nom (suite).—Le Régiment (suite).—Usages et coutumes.

GRAVURES : L'incendie de l'Asile des aliénés, à la Longue-Pointe, par S. A. M. Vébert.—Vue de la façade de l'édifice et de la buanderie.—Vue générale de l'asile après l'incendie.—Bâtiment où ont été internés les fous pendant l'incendie.—Gravures des feuilletons.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1 ^{re} Prime	50
2 ^{me} "	25
3 ^{me} "	15
4 ^{me} "	10
5 ^{me} "	5
6 ^{me} "	4
7 ^{me} "	3
8 ^{me} "	2
88 Primes, à \$1	88
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



ALGRÉ sa bonne volonté, le chroniqueur ne brode pas toujours sur du rose.

Si sa plume folâtre danse ou badine le plus souvent autour des petits ridicules de notre pauvre humanité, il arrive cependant des circonstances où elle doit se recueillir comme malgré elle en face d'une croix ou d'un ruban de deuil.

L'immense catastrophe de la Longue-Pointe est une de ces circonstances.

L'écrivain qui s'efforcera de tracer cette page navrante de nos annales, pourra-t-il maîtriser dignement son sujet ? Pourra-t-il trouver des couleurs assez vives pour peindre l'inoubliable et désolant spectacle que présentait alors l'Asile St-Jean-de-Dieu ?

Il est bien permis d'en douter.

N'exprime pas qui veut ces grandes scènes qui émeuvent et jettent dans la consternation toute une population, qui frappent au plus sensible des centaines de familles, qui précipitent sur le pavé des milliers d'êtres inconscients, et qui détruisent en un instant le fruit de plusieurs années de travaux ardu, et de luttes héroïques.

Que reste-t-il en effet de ce superbe édifice qui faisait l'admiration des étrangers ?

Comme vous le verrez par les gravures du MONDE ILLUSTRÉ de cette semaine, quelques pans de murs, des cheminées chancelantes, débris qui crouleront bientôt pour ne former qu'une masse informe et noirce.

* * L'asile Saint-Jean, communément désigné

sous le nom de "l'Asile de la Longue-Pointe" fut fondé en 1873, et construit dans le cours des années 1874 et 1875.

Il se composait d'un avant corps central à six étages, flanqué de quatre bâtiments plus petits reliés par des ailes. Il mesurait en tout 630 pieds de front, était construit en brique sur un soubassement en pierre de taille et avait coûté y compris l'organisation du service \$1,132,233.

Cet immense établissement était desservi par 72 religieuses, 92 sœurs converses, 18 gardiennes laïques, 30 gardiens, 27 surveillants tant à la ferme que dans les ateliers, 2 médecins, 2 chapelains, soit en tout 242 personnes.

Ajoutons à ces chiffres les mille aliénés et plus, et dont une quarantaine ont péri dans la conflagration et l'on pourra se faire une idée assez juste de la grandeur du désastre.

Aussi nous ne saurions trop encourager les âmes charitables qui viennent généreusement en aide aux sœurs de l'asile et qui s'efforcent d'amoindrir ainsi l'étendue du malheur qui vient de les frapper.

L'Association des anciens élèves du Collège Ste-Marie a donc eu une excellente idée en destinant les profits de sa séance dramatique de ce mois aux révérendes sœurs de l'asile.

Puisse ce bel exemple trouver de nombreux imitateurs.

* * A propos d'aliénés, voici un amusant passage que je cueille dans une boutade de M. du Garié.

Pour l'auteur, pardon lecteur pour le qualificatif qui va échapper à ma plume, tout le monde est fou !!! ou du moins a en lui le germe de la folie.

Lisez plutôt :

"Moi, autant le dire, je crois à la folie ; et je vais jusqu'à regretter qu'elle ne soit pas plus répandue. Mais l'amour est une folie — et le génie encore — et aussi l'héroïsme ! Rien de grand, rien de noble ne se fait que sous le coup de la folie. Il fallait être fou pour écrire *La Divine Comédie* ; il fallait l'être pour prendre la Bastille. Ne sont-ils donc pas fous les Livingstone, les Stanley, les Brazza qui s'en vont affronter, par amour de la science ou de la civilisation, le climat et les dangers de l'Afrique centrale ? Fou, Christophe Colomb ne l'était-il pas ? Et Lesseps donc ? Ces chimistes, ces physiciens qui, chaque jour, arrachent à la science un nouveau secret, tous ceux qui immolent leur santé et leur fortune sur l'autel de l'Idée, qu'est-ce donc, sinon des fous ? Il a la folie du patriotisme, ce soldat obscur qui, à travers la mitraille, court à l'ennemi. Le devoir lui-même est une folie, puisqu'il impose des sacrifices. C'est un fou, assurément, cet agent de police qui se jette à la tête de ces chevaux emportés ; et ce passant qui pique une tête dans le canal pour en retirer un de ses semblables qui se noie ; et cet homme qui consacre la totalité ou une partie de sa fortune à l'édification d'un hôpital ou à toute œuvre charitable. Mais il n'y a que les étroits d'esprit et de cœur qui ne soient pas fous ; il n'y a que ceux qui, partout et toujours, ne voient que leur intérêt : encore ne pourraient-ils pas jurer qu'il n'ort pas eu leur minute de folie ! Mais la maternité est une folie, si l'on songe aux souffrances qu'elle cause ; si l'on songe surtout qu'elle est destructive de la beauté !

"Moi aussi, je vois des fous partout ; et, comme je l'ai dit, je regrette encore qu'il n'y en ait pas un plus grand nombre. Mais ces fous, fussent les aliénistes en frémir d'horreur, je ne les enfermerais pas ; je leur laisserais, au contraire, toute liberté, et leur dirais : "Allez, continuez ; et faites surtout que votre folie soit contagieuse. Si vous rencontrez un aliéniste sur votre chemin, évitez-le, à moins que vous ne soyez sûrs de l'embaucher et de l'entraîner dans votre farandole. Car il y a des aliénistes qui sont fous, Dieu merci !" Voilà ce que je fais ; voilà ce que je dirais ; et je croirais, ce jour-là, commettre un acte de folie !"

Eh bien que dites-vous de cette diatribe ?

M. du Garié doit avoir plus qu'un germe de la maladie, une tige ni plus ni moins, une tige colossale, eiffellesque, le bouquet d'une exposition horticole et la dernière attraction du musée Barnum !

* * L'n fait d'innovation, j'ai lu avec une émotion difficilement contenue, dans une revue de la mode, qu'une révolution se prépare. Pas d'alarme ! Il

s'agit d'une révolution pacifique, mais dictatoriale.

La chronique en question affirmait, en effet, que tout Montréalais qui se respecte est tenu de renoncer immédiatement à l'habit de drap noir, pour le remplacer par un habit de cachemire. Le pantalon devra être de cachemire aussi et agrémenté de rubans dont je ne saurais au juste vous expliquer les enchevêtrements onduleux.

Voilà bien des fois que j'entends proclamer la déchéance de l'ancien habit noir. Voilà bien des fois que la routine l'emporte. Tous les essais aboutissent à des avortements. *Duro quia absurdum.*

L'habit noir persiste en raison même de sa laideur et de son absurdité.

Quant à l'habit de cachemire, il ne peut avoir été imaginé que par un médecin, peut-être avec collaboration d'un pharmacien, l'un et l'autre désireux de faire aller leur petit commerce, en multipliant les pneumonies et les bronchites.

O prétendues réformes, ainsi qu'il est chanté dans la *Favorite* :

Avec espoir, triste mensonge,
Envolez-vous, et pour jamais...

A. DES RIVES.

LA CABANE A SUCRE

CAUSERIE

"Le soleil fond la neige et fait rayonner l'eau ;
Dans les branches frémit la sève prisonnière,
Et l'érable, sentant la chaleur printanière,
Verse ses pleurs de miel au vase de bouleau".

CHAPMAN.

—Etes-vous jamais allés aux sucres, amis lecteurs ? Non ! Eh bien, achetez les "Feuilles d'Érable" de notre barde national Chapman. (Tout bon Canadien devrait orner sa bibliothèque de cet intéressant ouvrage). Ouvrez le volume à la page 145 et lisez.

La "Sucrerie" vous apparaîtra telle qu'elle est, dans tous ses détails charmants et poétiques ; si vous n'avez pas le loisir d'y faire une expédition, la lecture de ces belles pages, écrites sous l'inspiration et le souffle du patriotisme et du génie, vous fera voir dans toute sa beauté, l'admirable tableau que le poète a su y peindre si fidèlement, sous des couleurs si naturelles et si variées.

J'ai voulu m'en convaincre moi-même, et après une journée passée auprès "du feu qui convertit la sève en sirop blond", comme dit notre poète, je viens, en passant, vous entretenir des joies et des plaisirs intimes que ménage l'humble cabane de nos forêts d'érables au paysan qui l'habite, aux hôtes qui la visitent.

Voyez-vous ?

Dans le lointain d'azur une rose fumée
Flotte sur le bois plein de bruits harmonieux :
Elle monte d'un feu de sarments résineux
Où chauffe en gazouillant une onde parfumée".

C'est la cabane ; sise au sein de la forêt, dans la solitude des bois, dont le silence n'est troublé que par le tintement régulier et argenté du vase recevant goutte à goutte la sève qu'y verse l'érable entaillée, elle est bien simple et bien humble ; mais toute simple et toute modeste qu'elle soit on y respire un parfum de bien-être et de contentement à nul autre égal.

Ensemble, franchissons-en le seuil. Qu'y voyons-nous ? Ce que Chapman a vu, ou plutôt ce qu'il nous fait voir dans ses *Feuilles d'Érable* :

"Le paysan, fait bouillir, en chantant,
L'eau d'érable....."

Là, point de contrainte, ni de fausse modestie ; point de rivalité ni de distinction. On parle, on rit, on badine, à cœur ouvert. Enfin on s'amuse réellement et honnêtement.

On y mange à la bonne franquette ; alors, honneur au lard, à la grillade cuite à la broche ! honneur à l'omelette, à la trempette ! vive la palette ruisselante d'écume !

On boit..... de l'eau d'érable, puis, enivré... de patriotisme et d'eau sucrée, heureux et content.

L'on reprend, en chantant, la route du village.

Mais ce temps est de courte durée, il passe,

comme tout passe ici-bas, déjà ses jours semblent comptés....

Il emporte mes regrets, car, j'aime bien mai avec ses fleurs et sa jeune verdure, j'aime aussi septembre avec ses fruits et sa riche moisson, mais je préfère avril avec sa *cabane*, son *sucré*, et sa *tire*.

CALLISTOS.

St-e. Scholastique, avril 1890.

UN CONGRÉGANISTE

J'ai en ma possession un vieux cahier d'une centaine de pages dans lequel sont consignés les événements importants arrivés à Québec pendant la période comprise entre les années 1797 et 1825.

Le rédacteur de ces notes, Augustin Labadie, *père*, semble avoir été marin. Chaque jour, il consigne l'état de la marée, la direction du vent et la rentrée et la sortie des vaisseaux dans le port de Québec. Il résidait à la Pointe-de-Levy. Son fils, Louis Labadie, fut recteur du collège Saint-Louis à Verchères. Il publia dans le *Courrier de Québec* une chanson en l'honneur de Georges III, qu'il signa Louis Labadie, *maître d'école*. M. Sulte, dans ses *Vieilles Gazettes*, dit qu'il est le premier Canadien qui ait signé ses poésies. Outre sa chanson à Georges III, il publia plusieurs autres pièces de poésie qui lui attirèrent une satire assez épicée de Quesnel, le meilleur poète du temps. Comme son père, Louis Labadie a laissé un *journal* que j'ai le plaisir de voir dans ma collection d'antiquaire en herbe.

Mais revenons au cahier de Augustin Labadie, *père*. A la date du 31 mars 1798, il écrit :

« Mardy, le 27^{ème} mars 1797, parut dans la Cour du Banc du Roy, de juridiction Criminelle, pour ce district, le proces de Charles Frichette, Canadien, qui fut dénoncé en septembre dernier, pour Récèlement de haute trahison, ayant eu connoissance des desseins du feu David McLane qui fut exécuté le 21 juillet dernier pour haute trahison contre cette province et les ayant cachées les témoignages contre lui étoient si évidents que les jurés, sans se retirer de leur place, trouverent un Verdict de coupable. Le 30 mars son conseil fut entendu sur une motion en arret de jugement laquelle cependant fut rejetée par la Cour ; et par un jugement qui fut prononcé le 31 tous ses biens meubles sont déclarés être confisqués au Roy, ensemble avec les profits de tous ses immeubles ; et il est condamné à un emprisonnement pour la vie ».

Ce Charles Frichette—probablement Fréchet—était *congréganiste*, c'est-à-dire qu'il appuyait le congrès de États-Unis. Il fut témoin de la couronne dans le proces de haute trahison intenté contre le malheureux McLane dont M. de Gaspé a si bien raconté la barbare exécution dans ses *Anciens Canadiens*. On peut lire son témoignage dans deux brochures, l'une en anglais et l'autre en français, publiées quelques semaines après l'exécution de McLane. Elles sont toutes deux extrêmement rares aujourd'hui, mais celle qui est écrite en français a été ré-imprimée dans les *Soirées Canadiennes* de 1861.

C'est à la suite de sa déposition dans ce proces qu'on lui intenta le proces dont parle Labadie.

On n'a aucun document officiel relatif au proces de Frichette—ou Fréchet—, les registres de la cour criminelle de Québec pour l'année 1797 n'existant plus. S'il faut en croire les notes laissées par un citoyen de Québec, Frichette fut gracié en 1801.

Charles Frichette fut certainement victime de la haine de ses *pairs*, les jurés qui le condamnèrent, car d'après son témoignage tel que rapporté par les deux brochures dont je viens de parler sa seule faute était d'avoir été trop naïf et d'avoir ajouté foi aux *blagues* que lui débitait McLane.

Pierre Georges Roy

L'homme vit souvent avec lui-même, et il a besoin de vertu ; il vit avec les autres, et il a besoin d'honneur.



HIRONDELLE

A MELLE ELODIE G....

L'hirondelle
Vive et frêle
Revient parmi nous.
Elle chante,
La galante,
Des refrains bien doux.

Et joyeuse
La frileuse
S'attarde au soleil
Qu'elle adore
Dès l'aurore
Jusques au sommeil.

Puis sans trêve
Elle élève
Un nid. Les amours
Se font vite,
Dans ce gîte,
De gais troubadours.

Sois heureuse
Voyageuse
Dans ce beau pays,
Et frivole
Me console
Par tes gazouillis.

E. J. Massicotte

Avril, 1890.

VIEILLESSE ET JEUNESSE

Chaque âge de la vie porte en soi un caractère propre qui tend à l'isoler dans un milieu à part.

Si l'enfant cherche l'enfant, c'est parce qu'il ne comprend pas le jeune homme et que celui-ci ne le comprend plus. Si le vieillard est triste et morose, c'est que sur le chemin il se voit souvent seul, car beaucoup de ceux de son temps sont partis couronnés de leurs cheveux blancs. Maintenant, frayer avec l'âge mûr, c'est presque impossible ; l'âge mûr veut raisonner et agit encore ; frayer avec la jeunesse : la jeunesse toute neuve de dévouements veut parler d'enthousiasme avec cette vieillesse toute pleine de déceptions ; frayer avec l'enfance : mais l'enfance est trop bruyante.... et puis, elle n'a pas de souvenirs....

Ainsi un mur s'élève entre chaque phase de notre existence ; nous nous haussons parfois pour regarder par dessus ; mais alors nous regardons avec des lunettes qui ne sont jamais au point.

* *

Il y a des années de cela... un jour d'octobre en me promenant, je rencontrais une vieille de chez nous, la mère Rose (qui, dit-on, sst morte à cent six ans et alors en avait bien quatre-vingt-seize).

Elle marchait lentement au long d'une haie sur les feuilles sèches envolées dans le chemin, se chauffant là au soleil de midi.

—Bonjour, mère Rose, lui dis-je.

(Cette femme m'intéressait pour son grand âge).

—Bonjour, me répondit-elle, d'une voix cassée toute fluette et chagrine.

—Qu'avez-vous donc, mère Rose ? Vous avez l'air bien triste.

—Est-ce qu'on n'est pas toujours triste à mon âge ?... O mon enfant, je ne vous souhaite pas de vieillir si loin que moi !

—Pourquoi ?

—Ah ! voyez-vous, quand on ne peut plus dire à quelqu'un : « *Te souriens-tu ?* »... On est plus malheureux cent fois que ceux qui dorment dans le cimetière !

Elle s'assit sur le talus de la petite route, je me plaçai près d'elle.

Un léger sourire effleura ses lèvres décolorées ; elle me regarda d'un grand regard terne et gris,

semblant chercher à prendre dans mes yeux une étincelle de vigueur.

—Vous ne comprenez pas, dit-elle.

—Non, répliquai-je.... (et de fait, je ne comprenais pas).

—Tant mieux ! Alors vous êtes heureux et vous n'avez pas besoin d'en savoir davantage.

—Mère Rose, ne me cachez pas vos pensées, je vous en prie ; laissez s'échapper ce qui vous pèse, contez-moi le souvenir qui vous fait songer.

—Petit, tes cheveux noirs et mes cheveux blancs ne peuvent s'emmêler en une seule boucle, non plus que la fine laine d'agneaux ne se pourrait confondre avec la toison des vieilles brebis.... Voistu là-bas ce grand peuplier moitié mort que l'on ne coupe pas parce qu'il n'en vaut plus la peine : c'est le seul arbre de par-ici qui me puisse reconnaître encore !... C'est moi qui l'ai planté, petit, en mettant une baguette en terre, un jour que je gardais là mes oies....

« La baguette, je l'avais coupée dans des bois qui n'existent plus, ils étaient de ce côté.... à main droite.... et Firmin, le plus fin laboureur des entours, avait arrêté en ce moment-là ses deux charollais au milieu du sillon, pour mieux me voir.

« Firmin me prit pour femme, l'année d'après, maintenant il est parti auprès du Bon Dieu ;.... mon fils Renaud l'a suivi.... puis ma fille Henriette.... Ceux qui m'entourent ne sont que mes petits-enfants.... Et ainsi, je me trouve seule en ce monde, comme le vieux peuplier dans la plaine ; tout a changé autour de nous deux !....

« Tu pleures, ajouta la vieille, en prenant ma main dans sa main ridée.... oh ! comme je t'en vie ! Il y a si longtemps que je n'ai pleuré ! Ma sève, hélas ! ne monte plus jusqu'à mes yeux.... et je ne puis me raviser contre un autre cœur qui saurait qu'il y eut un temps où le mien battait. Les amis, comme les choses, tout a fui.... Parfois, je crois être encore enfant, dans la chambre de ma mère.... C'est un rêve dont je sors en cherchant à toucher tout ce qui s'est évanoui.... Alors je m'en viens par les sentiers d'autrefois, je cherche ces chemins où l'on ne passe plus.... et, de temps à autre, faisant un effort pour relever ma tête, je regarde le ciel, car lui seul ne change pas ! »

* *

O pauvre cœur des vieux ! Nous ne pouvons donc point vous consoler, nous ne savons donc point vous soulager !.... Non.... car vous êtes des cœurs blessés, fatigués, épuisés, anéantis....

Vous qui vivez auprès d'un vieillard, veillez auprès de son fauteuil comme on veille auprès d'un berceau ; parlez-lui bas comme on parle à l'église ; ne remuez même pas la cendre.... il croit que, dessous, la braise est encore vive.... Ne lui demandez pas l'histoire du sourire qui déride un instant son front, ni de cette larme solitaire qui humecte sa paupière....

Laissez-le être de son temps, ne lui demandez pas d'être du vôtre, non plus que vous ne voulez être du sien. D'ailleurs, il ne peut descendre et vous ne pouvez monter !

Oh, oui !... et surtout ne développez pas devant lui vos idées, vos projets : lui, il a appris que l'homme est peu de chose et ce qu'il sait, moins encore.... Comment donc pourrait-il croire à vos espérances terrestres, jeunes enthousiastes !

Vous, vous croyez pouvoir tout entreprendre, vous croyez pouvoir trouver le bonheur en cette vie.... et vous le lui dites !... Mais vous lui faites souffrir, en vous écoutant, non seulement les amertumes de son passé et les infirmités de son présent, mais encore la douleur intuitive de vos malheurs futurs !

Ah ! calme et paix autour du vieillard.... rappelez-vous ces vers de Hugo :

Tout est derrière lui maintenant ; tout a fui ;
L'ombre d'un siècle entier devant ses pas s'allonge ;
Il semble des yeux suivre on ne sait quel grand songe ;
Parfois il marche et va sans entendre et sans voir.
Vieillir, sombre déclin ! L'homme est triste le soir ;
Il sent l'accablement de l'œuvre finissante
On dirait par instants que son âme s'absente,
Et va savoir là haut s'il est temps de partir.

JEAN DALBRET.

L'ambition prend aux petites âmes plus facilement qu'aux grandes, comme le feu prend plus aisément à la paille, aux chaumières qu'aux palais.



OTTAWA PITTORESQUE

Si vous le permettez, lecteurs, nous irions refaire ensemble ce joli tour de promenade dont je me suis payé le luxe, il n'y que peu de jours, et qui m'a laissé d'Ottawa pittoresque la plus favorable impression. Vous pensez bien que je ne m'en vais pas vous retracer à la fois tous les jolis panoramas dont on puisse jouir dans Ottawa et les alentours : non, ce serait trop long et l'intérêt aurait plus que le temps de s'évanouir. Choisissons tout simplement une couple de points pour but de notre petite excursion, soit la Pointe Nepean, qui s'avance dans la rivière par derrière l'atelier de l'imprimerie Nationale et juste en face de la basilique, et puis, de l'autre côté, ce promontoire majestueux au sommet duquel court une allée qui ceinture les bâtisses du Parlement. Sur la pente de cette butte énorme, à peu près aux trois quarts de la hauteur, une autre allée de promenade est accrochée, suspendue pour ainsi dire au-dessus de l'abîme : l'on appelle ce délicieux petit casse-cou, serpentant au flanc du rocher et à travers les arbres qui le tapissent : "Le chemin des amoureux" ! Ma foi, ce n'est pas trop mal trouvé comme rapprochement ; un capricieux sentier, tout étroit, mais plein de poésie et d'enivrement, avec, tout à côté un gouffre béant où le moindre faux pas peut faire disparaître presque sans retour le promeneur imprudent. N'est-ce pas que, bien souvent, elle ne ressemble pas mal à cela la route que parcourent les amoureux ? Mais, pour cette fois, assez du petit chemin dont je dirais presque qu'il a une réputation canadienne. Je n'en parle aujourd'hui que dans les grandes lignes, à plus tard les détails. Force m'est d'avouer, à ce sujet, peste soit de ma timidité, que je n'ai pas su décider encore une seule jeune Outaouaise à venir guider mes pas novices à travers ce sentier en amoureux, me révéler des bribes de sa coquette histoire et quelque-unde ses secrets au charme délicat.

C'était donc entendu, nous nous rendions d'abord à la Pointe Nepean recommencer ma promenade de l'autre jour.

* *

Par une après-midi de beau dimanche, la bonne idée m'est venue de piquer une pointe—style nature—jusqu'à ces hauteurs-là. J'étais avec un mien ami et nous revenions justement de la province de Québec, c'est-à-dire de Hull, patrie d'adoption de mon camarade.

Vous savez lecteurs ou vous ne savez pas, selon que vous avez visité ou non la capitale aux beaux jours d'été, qu'au moyen d'un petit bateau passeur l'on accomplit ce trajet-là en cinq minutes, alors qu'il faut près d'une heure pour arriver au même résultat par la voie des ponts.

Oh ! la charmante traversée que l'on fait là, laissez-moi la vanter en passant. Ce qu'il y a de poésie dans ce petit voyage sur l'eau, ah ! ils ne le remarquent pas, eux, les profanes, qui le font jusqu'à dix et vingt fois la semaine.

Ce qu'il y a de poétique ce n'est point, à vrai dire, cette monotone sciure de bois, dont les larges plaques jaunâtres s'étalent sur la rivière, ce ne sont point les abords des quais, de l'un et l'autre côté, avec leurs piles de planches toutes semblables, ce n'est point ceci ni cela ; où le prosaïsme ne va-t-il pas se nicher ? Ce qu'il y a de poétique c'est ce petit bateau omnibus où se faufilent les types les plus divers ; il glisse sur l'eau comme un éperlan et prend moins de cinq minutes à vous gagner ses six sous. Ce qu'il y a de poétique c'est le murmure des chûtes que l'on distingue d'ici comme l'air uni forme d'une dolente chanson ; c'est ce rocher à pic, à notre gauche, qui sert de base aux édifices parlementaires : on le frôle presque en s'éloignant et

l'on vogue à l'ombre de sa majesté comme rampe un insecte sous les pas d'un géant ! Ce qu'il y a de poétique surtout, c'est pour moi d'opérer cette traversée, comme déjà j'en ai eu la bonne fortune, à une ou deux reprises, avec une charmante compagnie de voyage chez qui le courant qui passe, l'onde qui tournoie, la brise du soir caressant une joue quelque peu enfiévrée, inspirent les plus gentilles réflexions dont soit capable la douce philosophie d'un cœur aimant.

Mais passons. Seulement, si dans la vie, d'ordinaire, je n'aime pas les traverses, quand j'en rencontre comme celle-là j'en fais le meilleur cas !

* *

N'était la proximité du débarcadère à l'endroit où nous devons aller, je demanderais bien vivement pardon de ce que ma digression nous ait entraînés aussi loin du sujet. Par bonheur, au moment où nous quittons le petit bateau traversier, sur la rive haut-canadienne, nous sommes à deux pas de la Pointe Nepean.

Mon ami et moi nous sommes les humbles guides : en avant. Un escalier d'une soixantaine de marches, avec double palier, nous élève du niveau de la rivière à la hauteur de la ville ; c'est le commencement de la très longue rue Saint-Patrice. Arrivés en haut, l'on a immédiatement, à droite, le parc public du gouvernement, appelé Ma'or, à gauche les terrains vagues de la pointe Nepean avec leur mat de pavillon, leurs canons et leur poudrière ! Montons d'abord là, nous traverserons ensuite le parc en nous rendant aux terrains du Parlement.

En quittant la rue pour prendre à gauche, on longe la bâtisse de l'imprimerie du gouvernement ; de là on gagne le sommet de la falaise, haute de soixante pieds et coupée à pic, et c'est en côtoyant cet abîme dont fait le fond l'eau demi-verte, demi-blanche de l'Ottawa que l'on contourne la pointe. A la faire sans aucun arrêt, c'est une marche de trois minutes au plus ; mais si vous vous laissez gagner par le splendide panorama qui se déroule sous vos yeux, vous en avez pour une heure et plus d'absorbante contemplation. Et c'est ce qui nous arriva un mien ami et moi, par une après-midi de beau dimanche.

Il est un peu philosophe mon camarade, et qui de plus est pas mal amoureux. Je regrette beaucoup de ne pouvoir vous redire les jolies choses que lui inspirèrent notre position élevée et dangereuse, le grand air du large que nous aspirons à pleins poumons du haut de cette éminence, les sentiers perdus sous bois où s'engageaient en gazouillant les jeunes couples, une liseuse, au pied d'un arbre, les yeux fixés dans un volume et parfois égarés pardessus, l'esprit certainement perdu dans un rêve, etc., etc. Moins poète et plus réaliste, moi, j'inspectais les alentours offrant d'ici un coup d'œil tout simplement féérique.

A nos pieds le petit bateau-passeur voltige sur la rivière ; en face de nous se dresse le promontoire du Parlement où l'on distingue quasi les promeneurs ; plus au sud le quartier Wellington se pressant près du bord, puis le "Flat", les ponts et la chûte Chaudière, puis Hull. Comme garniture aux berges de la rivière, du bois de construction partout, du bois neuf en quantité énorme. Par derrière Hull, le profil des Laurentides et le blanc panache de fumée d'un train qui fuit à toute vapeur.

Toujours sur la même rive droite de l'Ottawa, opposée à celle où nous sommes ici, en province de Québec comme Hull, mais un peu plus bas, le village canadien-français, comme sa ville sœur, de la Pointe-Gatineau. Sis au confluent de la rivière du même nom avec l'Ottawa, il n'est qu'à quelques cents pas de la capitale avec laquelle un bateau de traverse le met en communication directe et rapide.

Ramenant nos regards de ce côté-ci, l'on aperçoit l'Empress, magnifique vapeur de la navigation de l'Ottawa, pour le service d'Ottawa à Montréal : il dort encore, amarré à son quai, dans sa fraîche toilette du printemps, en attendant l'ouverture de la grande navigation. L'on voit évoluer sur la rivière un joli petit yacht de plaisance au joyeux équipage et de nombreuses embarcations, canots d'écorce, chaloupes ou "bonnes" comme on dit

par ici. Partout c'est le réveil, c'est l'activité, c'est la nature vivante et belle !

Occupé à parcourir les alentours je ne vous ai presque pas fait voir l'endroit même où nous nous trouvons. C'est une esplanade de quelques centaines de pieds carrés, surplombant au dessus de la rivière ; un long mat la domine qui fait flotter bien haut dans l'air le drapeau anglais, au pied duquel, dans une attitude respectueuse se dressent quelques canons à la bouche hermétiquement close. Au besoin cependant, par le terrible feu plongeant dont leur installation les rend capables, ils feraient un bien mauvais parti aux quelques avisos de guerre qui se seraient avisés de remonter l'Ottawa jusques au bassin qui confine à la capitale. Sans compter que, pour plus de sûreté, l'on pourrait encore croiser leur décharge avec celle des bouches à feu qui garnissent le promontoire du parlement. Mais la guerre à laquelle ils pourraient servir, en de telles circonstances, me paraît aussi problématique que l'entente à survenir entre deux cabaleurs politiques — on était alors en élection, bleus et rouges s'en contaient—occupés à vanter ce jour-là et dans ce lieu, à grand renfort d'invectives, les destinées de leur parti respectif, protégés pour l'exercice de leur belle *liberté civile* par les inoffensifs canons anglais.

Il y a bien encore la poudrière, mais on n'en sait que les quatre murs de pierre : pas plus initié que cela, c'est tout ce que je puis vous en narrer.

Après quelques cinquante minutes du spectacle, devisant sur ses beautés, mon ami et moi nous nous sommes retirés, et je crois que pour nous de même, lecteurs, l'heure est venue d'en faire autant.

Pour quitter les terrains de la pointe, on longe de nouveau l'imprimerie du gouvernement et nous voilà rue Saint-Patrice. C'est ici que mon ami nous quitte pour retourner à Hull : heureux Québécois qui va "chez nous" — Allons tant pis ; nous essaierons de nous intéresser encore un peu à la promenade, même sans lui.

Le saint-chrême

LA CHARITÉ

—La charité, s'il vous plaît, donnez-moi dix sous.

Il était onze heures du soir.

C'était au mois de janvier, il faisait froid et la tempête soufflait avec violence.

C'était une de ces nuits d'hiver où le pauvre grelotte dans son taudis sans feu, où le misérable n'a pas de logis.

—La charité, s'il vous plaît.

Depuis plus de six fois, un vagabond, au coin d'une rue, m'adressait la même parole, et je n'y portais pas attention, mais je m'étais impatienté à la fin, et je lui dis brusquement :

—Que veux-tu ?

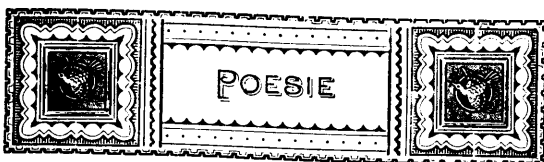
—Dix sous, mon bon monsieur, dix sous pour avoir un lit quelque part, j'ai froid... j'ai faim... je gèle, ah ! donnez-moi dix sous.

—Dix sous, lui dis-je, pour les boire sans doute ; je connais ça. Va coucher au poste de police, c'est tout près d'ici, et on reçoit là les vauriens de ton espèce.

Et je m'éloignais, moi, qui n'avais pas faim, moi qui n'avais pas froid, moi qu'un bon lit attendait, lorsque le vaurien me dit :

—Pardonnez-moi, si je vous ai offensé... je croyais qu'on avait le droit de demander la charité... vous êtes libre de me refuser... mais je préfère mourir ici que d'aller au poste de police... la police, voyez-vous... c'est la honte, le déshonneur... On est pauvre, on meurt de faim et de froid, mais on a son orgueil aussi... et puis ma mère, que dirait-elle, si elle savait... oh ! non... bonsoir monsieur... je prierai pour vous...

Je ne le laissai pas achever. Je lui saisis les bras, les serrant à les briser, et là, le regardant bien en face, je vis des larmes perler sur les joues de ce petit malheureux, qui paraissait à peine âgé de douze ans, et dont les cheveux descendant en boucles blondes, encadraient un front de vierge.



LE CHEVREUIL

A GONZALVE DESAULNIERS

L'ombre du crépuscule envahit l'azur clair
Du beau lac qui s'endort dans la forêt profonde
Pas un souffle de vent ne frissonne dans l'air,
Pas une aile d'oiseau ne palpète sur l'onde.

Les nénuphars, dressant leurs têtes à fleur d'eau,
Semblent vouloir mourir, pris d'une langueur douce.
Et les roseaux tressant à la rive un bandeau
Se taisent, tout pensifs, comme les nids de mousse.

Les arbres, émergeant des bords silencieux
Qui du soleil tombé gardent encor la trace,
Penchent leurs fronts pesants sur les joncs soucieux,
Lassés d'avoir porté le jour chaud qui s'efface.

La nuit mystérieuse enveloppe à présent
La forêt et le lac absorbés dans leurs rêves,
Et le dernier reflet du jour agonisant
Vient de s'évanouir sur le velours des grèves.

Le bleu de l'onde avec le bleu du ciel se fond.
La fleur sous les baisers de l'ombre s'étirole.
Le calme de l'espace est partout si profond
Que l'on pourrait oûir voler la luciole.

Derrière la montagne encadrant les flots bruns,
La lune monte enfin de l'horizon d'opale,
Et, perçant les massifs d'arbres lourds de parfums
Aussitôt apparaît splendide et triomphale.

A travers les bouleaux et les pins indomptés
Profilant dans la nuit vague leur ligne noire,
L'astre radieux brille inondant de clartés
Les sentiers que les cerfs suivent pour aller boire.

Sous ses rayons le lac luit comme du métal
Où les feux de la forge étincellent encore,
Et les mélèzes verts ombrageant son cristal
Sur leurs rameaux feuillus ont des reflets d'aurore.

Le silence toujours plane dans l'infini,
Et les eaux et les bois où nul oiseau ne jase,
Le glaïeul et l'ajonc, la ramure et le nid
Ont l'air, en ce moment, d'être enivrés d'extase.

Tout à coup, au milieu du feuillage muet,
Le bruit d'un pas léger fait tressaillir la rive,
Et bientôt un chevreuil, furtif et l'œil au guet,
Dévale d'un taillis et marche vers l'eau vive.

Il s'arrête, un instant, avant de s'abreuver,
Sondant le rivage où plus d'une aile se sauve,
Et, grisé du croissant qui vient de se lever,
Il pousse un brame à la fois tendre et fauve.

Rêveur extasié devant l'immensité
Des ondes et des cieus éclairés par la lune,
Il promène longtemps son œil de tout côté,
Et souvent au zénith lève sa tête brune.

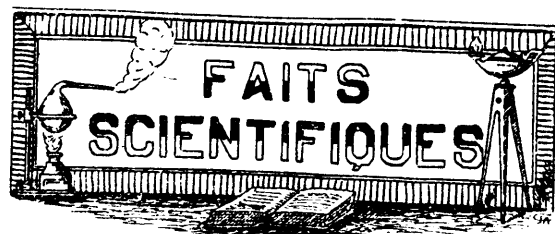
Mais, comme il s'est penché pour boire au lac d'azur,
Un coup de foudre éclate au fond d'une ravine...
Et, frappé par le plomb d'un vieux chasseur obscur,
Le cerf s'affaisse un jet de sang à la narine.

Il râle et se débat sur l'herbe et les galets,
Cherchant à se traîner vers la forêt chérie...
Il expire en pleurant, ployé sur les jarrets,
Les yeux fixés au ciel comme quelqu'un qui prie.

Et c'est souvent ainsi que le poète aimant,
Pendant qu'aux flots sacrés de l'art il boit la vie
En poursuivant le fil de son rêve charmant,
Est épié dans l'ombre et frappé par l'envie.

W. Chapman

Petite scène de ménage croquée sur le vif.
Le mari, espèce de brute sauvage, bat sa femme
à tour de bras, et cela dure depuis une demi heure.
A la fin, la pauvre martyre proteste doucement :
—Voyons, mon chéri, repose-toi donc un peu ;
tu vas te fatiguer...



LE FEU SOUS L'EAU.—On sait que le phosphore est un corps très inflammable. Dans sa combinaison avec l'oxygène, il dégage une si grande quantité de chaleur qu'on peut opérer sa combustion au milieu de l'eau. Cette curieuse expérience se réalise de deux manières : 1^o Mettez au fond d'un verre, contenant de l'eau chauffée à 60 degrés, un petit morceau de phosphore blanc. Prenez ensuite une vessie remplie d'oxygène et munie d'un tube très fin, plongez au fond du verre, à l'aide duquel vous ferez arriver sur le phosphore un jet fin de ce gaz ; aussitôt vous verrez de brillants éclairs sillonner le liquide ; 2^o Disposez toujours au fond d'un verre, rempli d'eau froide, cette fois, un morceau de phosphore et quelques cristaux de chlorate de potasse ; versez alors sur ce mélange, à l'aide d'un entonnoir dont la douille se rend au fond du verre, de l'acide sulfurique concentré (huile de vitriol), et vous obtiendrez le même résultat que précédemment.

* * * *

UNE CURIEUSE EXPÉRIENCE.—On prétend depuis longtemps que la rétine de l'œil est capable de retenir pendant un certain temps et de restituer, instructive ou vengeresse, l'image de la dernière impression violente qu'elle a reçue. Comment ? Dans quelles limites ? C'est là le point difficile à établir en dehors des considérations de l'imagination pure. M. F. Green vient de communiquer à l'Association britannique une expérience instructive sur ce sujet. Il fixa pendant quelques instants une lampe à arc électrique de 3,000 bougies placée à une faible distance ; puis, fermant les yeux, il alla les rouvrir devant une plaque photographique maintenue à deux centimètres de sa figure ; il a obtenu ainsi une image très distincte de l'arc électrique, des deux charbons et du réflecteur. Ces expériences, renouvelées avec des sources lumineuses moins intenses, n'ont malheureusement pas réussi ; elles se bornent donc à une simple indication qui a, néanmoins, une réelle valeur.

* * * *

LES POISONS HUMAINS : L'AIR, LA SALIVE.—“ Dieu a créé l'homme à son image, mais l'homme le lui a bien rendu.” En effet, non seulement l'homme est un vilain animal au moral, c'est encore un animal dangereux, venimeux au physique, et MM. Brown-Sequard et d'Arsonval en appartaient naguère à l'Académie des Sciences une démonstration. L'air expiré, l'air qui remonte des bronches après avoir échangé au contact du réseau capillaire des lobules pulmonaires, son oxygène contre de l'acide carbonique n'est pas seulement irrespirable, il est toxique.

N'expliquez pas autrement l'insalubrité des locaux—caserne, prisons, hôpitaux, etc.—trop encombrés, l'odeur infecte qui s'exale, le matin, d'une chambre à coucher où ont dormi deux ou trois personnes seulement, malades ou bien portantes. N'expliquez pas autrement le cas demeuré classique, de ces deux ou trois cents prisonniers hindous qui périrent tous pour s'être soufflé dans le nez, dans l'entrepoint d'un navire où les soldats anglais les avaient oubliés toute une nuit !

D'où la nécessité de vivre, autant que possible, toutes fenêtres ouvertes, même la nuit, même l'hiver, et de s'endurcir aux courants d'air.

L'haleine, c'est déjà quelque chose. La salive, c'est bien pis : Toute bouche est un nid de microbes, une usine permanente d'horribles produits chimiques, un réceptacle d'ulcères et de purulences. M. H. Chouppé a en effet constaté que les plantes arrosées avec de la salive humaine—surtout avec de la salive d'homme à jeun—commencent à dépérir dès que la terre est saturée et ne tarde pas à mourir. Pour les volubilis, les capucines, les pois de senteur, le lin, l'effet est infaillible. En revanche, les graines, le froment, l'orge, l'avoine, etc., semblent germer plus vite dans la terre saturée de salive que dans la terre ordinaire ; mais elle n'y gagnent rien, en définitive, la plante ne tarde pas, en dépit de la rapidité de son développement, à se flétrir et à mourir.

Si les liquides buccaux ne tuaient encore que les plantes ! Mais ils tuent aussi bien les hommes... La moindre piqûre faite avec une aiguille ou une lime ayant touché une dent cariée, ou ayant été simplement plongée dans le tartre gingivo-dentaire, peut équivaloir à une piqûre anatomique, à la morsure d'un serpent à sonnettes ou d'un chien enragé et provoquer l'écllosion d'abcès considérables.

M. Guet, médecin de marine, cite des cas curieux. Il s'agit des forçats de l'île Nou. Ce sont, on le sait, des gaillards experts en matière de fraude médicale. Pour déterminer la naissance d'abcès de nature à leur valoir une exemption de travail, ces ingénieux gredins ont imaginé de se faire des inoculations de salive imprégnée de tartre dentaire.

Ils se passent sous la peau soit une épingle, soit un bout de fil préalablement empoisonné de la sorte et formant séton. Le résultat est infaillible. Il s'ensuit toujours une suppuration qui parfois est circonscrite, mais qui peut aller parfois jusqu'au phlegmon diffus.

Et l'homme est le roi de la création ? Que serait-ce s'il ne l'était pas ?—Dr ANDRÉ.

—Tu souffres toi, tu as faim, tu as froid, lui dis-je ; tu demandes la charité et on te la refuse ; on te parle de police et tu parles d'honneur, on te repousse et tu offres tes prières, tu es un ange toi, le *vaurien*, c'est moi, ce sont les riches qui te laissent périr... Ah pardonne ! je t'ai offensé... tu as parlé de mère, j'ai une mère, moi aussi... viens, viens, tu partageras mon lit, tu ne souffriras plus du froid, mais pardonne, mais viens donc...

Je ne prononçais que des phrases incohérentes et sans suite, je ne trouvais pas assez de mots pour faire oublier les cruelles paroles que j'avais prononcées... et j'entraînais toujours le petit mendiant ; sans comprendre sans doute, il s'était assis à une table bien servie, dans un restaurant... et je l'avais conduit dans ma chambre.

Lui, il n'avait pas dit un mot, d'ailleurs je ne lui en avait pas donné le temps, mais quand il se trouva enveloppé dans des couvertures bien chaudes, à l'abri du vent et de la tempête, il me dit :

—Vous êtes bon, vous, ma mère et moi prions pour vous, vous serez heureux.

—Moi bon ! non, toi tu es l'ange, moi je suis le méchant... vois-tu je t'ai refusé l'aumône... mais le cœur s'endurcit ici, la misère et le vice se cachent parfois sous les mêmes haillons... oui, prie pour moi, et aime bien ta mère, aime la bien, c'est la seule personne au monde dont l'amitié ne fasse jamais défaut ; c'est la seule qui ne trahisse pas. Mais où est elle, ta mère ? dis-je en le regardant fixement.

—En France, cependant j'ai une autre mère ici...

—Une autre mère ici ? dis-je sans lui demander pourquoi il était parti de là-bas.

—Ah ! oui, reprit le mendiant, je ne l'oublierai jamais. C'était un soir semblable, il faisait froid, j'étais seul, à la campagne, j'avais faim, j'étais fatigué, mes jambes n'avançaient plus... j'allai frapper à une porte, il y avait beaucoup de monde, un père, une mère et bien des enfants, ils étaient heureux, eux. On me reçut sans me demander mon nom—la charité n'est pas curieuse—on me fit asseoir à la table et on me donna un bon petit lit bien chaud... le lendemain j'étais malade, je ne pouvais me lever... la mère me soigna bien, bien...

... elle veillait sur moi comme si j'eus été son enfant, elle m'aimait déjà parce que j'étais pauvre, misérable... elle me parla de Dieu, des anges...

—Prie, me disait-elle souvent, prie, la prière des pauvres et des orphelins est écoutée au ciel, prie pour *lui*, mon fils, qui vit loin de l'amour de sa mère.

Je restai six mois dans cette maison, et quand le temps chaud fut revenu je partis ; je partis malgré elle, la bonne mère, qui voulait me retenir et n'y réussit pas. Alors, après m'avoir embrassé sur le front, elle me passa au cou une petite croix et un médaillon en me disant encore une fois :

—Prie pour qu'il soit heureux, *lui* !

L'enfant ne parlait plus, il dormait ; je m'endormis à mon tour.

Le lendemain, il était grand jour quand je me réveillai ; à ma profonde stupéfaction, j'étais seul dans la chambre, le mendiant était parti. Sur une table un papier contenait ces mots :

“ Merci, j'avais deviné, je sais tout ”.

* *

Pourquoi ai-je écrit cette histoire insignifiante et de peu d'intérêt ? Parce que j'en veux à la société qui abandonne ses frères ; parce que j'en veux aux riches qui laissent souffrir le pauvre ; parce que sous les haillons il n'y a pas que les criminels qui s'y cachent, mais très souvent des malheureux et des délaissés ; parce que l'aumône fait du bien au cœur malade ; parce que enfin, ce matin, j'ai trouvé dans un tiroir la croix et le médaillon que j'avais vus au cou du mendiant, et que ce médaillon contenait le portrait de ma mère.

Mathias Pilon

Maï, 1890.

On façonne les plantes par la culture et les hommes par l'éducation.

UN CONSEIL EN PASSANT

(DÉDIÉ AUX LECTRICES DE CE JOURNAL)

Vous ne gardez pas trop votre âme
Contre l'amour, ce sacrifiant ;
Il faut craindre tout de sa flamme
Même en passant.

Avec l'amitié pour complice
Dont il se joue à tout instant
Cupidon en vos cœurs se glisse
En passant.

Et sous le masque qui fascine
D'un jeune homme au mielleux accent
A vos foyers il prend racine
En passant.

On ne veut pas encor s'éprendre,
Ce n'est pas sérieux et pourtant
Pour toujours il a su vous prendre
En passant.

Ne croyez pas déjà que j'aime
Répétez-vous en rougissant.
Et vous adorez tout de même
En passant.

Puis un baiser n'est pas coutume,
Est-il plaisir plus innocent ?
Et le baiser en vous s'allume
En passant.

Plus tard à votre âme sincère
Sa voix, son baiser, son serment,
Tout est devenu nécessaire
En passant.

Et ce petit roman vous grise,
Mais c'est exquis, c'est ravissant
Et votre cœur un jour se brise
En passant.

Que d'illusions caressées,
Et que d'espérances d'antan
Que l'amour en vous a froissées
En passant.

D. B. Chever

Mai, 1890.

RECHERCHES HISTORIQUES

LOUIS II DE BOURBON

Louis II duc de Bourbon, comte de Clermont, de Forez et de Château-Chinon, Seigneur de Beaujeu et de Dombes, surnommé *le Bon*, naquit le 4 août 1337, et mourut à Montluçon, le 10 août 1410, où il fut inhumé au Prieuré de Souvigny.

Il avait épousé, le 19 août 1371, Anne Dauphine d'Auvergne, comtesse de Forez, Dame de Mercoeur, fille unique et héritière de Béraud II, comte de Clermont, Dauphin d'Auvergne et de Jeanne de Forg.

Les enfants issus de ce mariage sont Jean I, duc de Bourbon, Louis de Bourbon, seigneur de Beaujolais, mort le 12 septembre 1404, âgé de seize ans et demi ; Catherine de Bourbon, morte en bas-âge ; Isabelle de Bourbon, morte en 1497, mariée à Gilbert de Chantelot Seigneur de la Chaize.

Nous venons de dire que Louis II avait été surnommé *le bon*, il eut aussi le surnom de *grand*.

Compagnon et émule de Duguesclin, ce furent les deux plus illustres capitaines de cette époque tourmentée où la France fut plus d'une fois à un doigt de sa perte.

Sans parler des bandes de brigands qui infestaient les provinces et promenaient dans les campagnes le fer et la flamme en se livrant à toutes espèces de déprédations et de violences, sous la haute protection d'un prince à jamais exécuté et exécutable, Charles, que l'histoire flétrit à juste titre du surnom de mauvais, des factieux menaçaient l'existence même de la monarchie étroitement assiégée dans Paris, tandis que l'Anglais régnait en maître sur la moitié de la France.

C'est dans des circonstances aussi difficiles, aussi désespérées que Louis se montra le vrai libérateur de la patrie.

Accouru au secours du Régent à la tête de trois

cent cinquante hommes d'armes, il déroute en peu de temps les rebelles qui le bloquaient dans Paris, puis tournant la force invincible de ses armes contre les bandes d'assassins et de pillards qui désolaient impunément les campagnes, il apprit bien vite à ces mécréants que leur règne était passé, en ornant les grandes routes de gibets et de potences du haut desquelles pendaient accrochés les cadavres de ces misérables, surpris les armes à la main.

Des actes d'une aussi éclatante bravoure ne tardèrent pas à électriser la noblesse qui jusqu'alors se tenait pour ainsi dire renfermée dans ses châteaux et places fortes, et de nombreux enfants accoururent de tous côtés grossir la petite armée de Louis.

Après avoir purgé Paris des factieux, et les provinces des bandes redoutées de pillards qui y répandaient la terreur, Louis qui venait de se joindre à Duguesclin, résolut de chasser les Anglais.

Son premier exploit fut de forcer Édouard à lever le siège de Metz.

Ayant appris qu'une autre armée, sous les ordres du duc de Lancaster, venait de débarquer à Calais, Louis s'y dirigea à marches forcées, et harcela à tel point les anglais en leur coupant les vivres, et en les battant en détail qu'il força, en moins de deux mois, le duc de Lancaster à rembarquer les débris de son armée en toute hâte, avant qu'elle fut anéantie complètement. Victorieux à Calais, Louis et Duguesclin n'acceptent ni trêve, ni repos avant d'avoir chassé l'étranger du Poitou et de la Bretagne.

A la journée de Rosbecq, contre les Flamands révoltés, ce fut Louis qui détermina la victoire en faveur des Français autant par l'habileté de son plan de bataille que par son impétueuse bravoure à laquelle rien ne pouvait résister.

La France est libre et respire, on le voit, grâce à ces deux foudres de guerre qu'on nomme Louis de Bourbon et Bertrand Duguesclin. Il ne s'agit plus de combattre pied à pied pour le sol natal, c'est au dehors maintenant, que s'exerceront leur génie et leur vaillance.

Sans doute après tant de rencontres diverses et de sanglants combats, Louis avait bien des droits à un juste repos, acquis au prix de tant de sacrifices et de blessures ; mais à l'instar de plusieurs de ses ancêtres, il ne voulait pas se coucher dans son tombeau, sans avoir fait sentir à l'ennemi le poids de sa redoutable épée. C'est ce qui le décida à entreprendre cette glorieuse expédition de Tunis.

Dès le début, tout paraissait se liguier contre lui : — un soleil de feu, l'ennemi invisible ou semblant fuir à mesure que ses soldats avançaient, des sables et toujours des sables brûlants, mais par-dessus tout le manque d'eau et l'insuffisance des vivres joints à l'intempérie du climat semblaient présager chaque jour l'anéantissement de son armée. Mais c'est ici que Louis se montra plus que jamais grand capitaine et le digne émule de Xénophon dans son immortelle retraite des dix mille.

Quoique son armée fut réduite à six mille hommes par les fatigues et les privations, Louis parvint enfin à rencontrer l'ennemi et remporta deux victoires en un jour qui forcèrent le roi de Tunis à implorer la paix. Louis en dicta les conditions et rembarqua son armée. (*)

Arrivé à la hauteur du port de Cagliari, il rencontra la flotte des Sarrasins qu'il rejoignit à force de rames et de voile et la détruisit complètement.

Des deux cents navires qui la composaient à peine s'en échappa-t-il quelques tartanes pour rapporter le désastre. Tel fut le dernier exploit de ce grand homme de guerre.

Rentré dans ses immenses domaines dont il avait négligé l'administration pendant plus de trente années qu'il avait prodigué son sang et ses trésors au service de la France, il s'occupa, avec soin, au rétablissement de sa fortune délabrée dont il devait compte à ses enfants.

Il paraît qu'il réussit merveilleusement dans cette entreprise toute pacifique, car non seulement il parvint à acquitter les emprunts considérables qui avaient servi à nourrir et solder, si longtemps, de nombreux corps de troupes, mais il fut encore à même d'exercer son inépuisable générosité, soit en aumônes ou en bienfaits cachés, soit pour faire con-

(*) L'une de ces conditions était la délivrance immédiate de tous les Français qui gémissaient dans les cachots de la Barbarie.

struire des édifices consacrés au culte et la charité.

Transformé par ce genre nouveau d'occupations, le *bon*, le *grand* Louis qui, pendant plus de trente ans de guerres, avait passé sur tant de champs de bataille comme un ange exterminateur, était devenu, sur le déclin de sa vie, la joie et la providence des pauvres et des affligés.

Si haut qu'il fut dans la hiérarchie sociale, nul n'éprouva jamais moins de faste ; modèle de toutes les vertus chrétiennes, sa piété était aussi solide qu'humble et sincère.

La dernière preuve qu'il en donna, se lit en toutes lettres dans son testament où il légua aux pauvres le montant qu'auraient coûté les obsèques royales qui étaient dues à son sang.

Aussi les larmes et les gémissements des pauvres l'accompagnèrent-ils au tombeau, et par toute la France il n'y avait pas eu un Français qui ne mêlât ses pleurs à cette magnifique oraison funèbre, muette il est vrai, mais digne cependant des Bossuet et des Massillon.

MONONGAHELA DE BEAUJEU.

Montréal, 1890.

LE MOINEAU

Le moineau est pour les oiseaux ce que le gamin des rues est pour les habitants de nos grandes villes. Il a avec ce dernier, plus d'une ressemblance frappante. Comme lui il est vif, pétillant, effronté, ne se laissant intimider par personne et indifférent à ce que l'on puisse penser de lui. Véritable communard, il se croit des droits acquis sur la propriété d'autrui, et ne se gêne point de prendre par force et par adresse ce qu'on refuse de lui donner de bonne volonté.

Sa voix criarde et railleuse convient parfaitement à ses allures vives et indépendantes. Placé par les naturalistes tout à la fin des oiseaux de l'ordre des Passereaux dont il est le type, il s'en est fallu de peu qu'il n'en fut exclu.

Dès la pointe du jour, il vient effrontément se pavaner sur l'appui de votre fenêtre et vous importuner de ses cris discordants, jusqu'à ce que vous vous décidiez à quitter votre molle couchette. L'obligez-vous à déguerpir ? il ira se placer un peu plus loin et reviendra même de temps en temps, jeter un regard effronté dans votre chambre pour s'assurer que vous ne vous êtes pas recouché. A l'apparition de l'astre du jour, il va à la première mare d'eau procéder sommairement à sa toilette. Son plumage est presque invariablement de couleur grisâtre. Par exception, comme parmi les hommes, on rencontre quelquefois un Albinos ; mais ce cas est rare, et ce dernier est considéré, parmi la gent moineau, comme étranger et un intrus.

Il ne sympathise nullement avec ses congénères, avec lesquels il se chicane souvent et fait alors un vacarme assourdissant pour leur prouver qu'ils ont tort.

S'agit-il de construire une demeure pour sa couvée, la chose ne l'embarrasse nullement. Tout site lui convient : la ville comme la campagne, le palais comme la chaumière ; il utilisera au besoin le trou d'un vieux arbre. Les matériaux qu'il emploie proviennent de toutes sources : chiffons, papier, foin, paille, laine, etc., etc. ; tout lui est bon ; il sait tout employer.

S'aperçoit-il qu'une hirondelle construit son nid sous le toit d'une maison ou dans l'encoignure d'une fenêtre, notre coquin jubile et se garde bien de lui chercher noise : il semble, au contraire, l'encourager et la féliciter de son savoir-faire ; mais à peine l'a-t-elle terminée que notre bandit s'en empare de force et s'y loge confortablement avec sa chère moitié.

En vrai vagabond, il est partout chez lui et prend sa subsistance partout où il la trouve, sans égard au droit de propriété. Un charretier s'arrête-t-il dans une hôtellerie pour donner le picotin à ses bêtes exténuées, ou la ménagère apparaît-elle dans la basse cour pour distribuer du grain à ses volailles, notre fripon est là qui guette le moment opportun pour se mettre de la partie. Le nombre et la taille de ceux auxquels il dispute sa nourriture ne lui en imposent nullement ; il se faufile entre leurs longues jambes pour choisir les meilleurs



morceaux. Que l'on crie et tempête, notre voleur ne s'en formalise point ; l'envoie-t-on, il revient aussitôt.

C'est surtout lorsque les cerises commencent à revêtir leur manteau de pourpre que notre fripon est en plein carnaval. Il s'installera dans votre cerisier, sans penser à vous demander : " Veuillez me le permettre ". Chassez-le, il ira sur le cerisier de votre voisin, en attendant que ce dernier le fasse déguerpir pour revenir chez vous.

Il parcourt la campagne avec le même sans-gêne, lorsque les épis commencent à jaunir. Questionnez les cultivateurs ? Ils vous narreront à son sujet des cas de vols qui, certainement, mériteraient le bague.

Heureusement pour nous, que sa glotonnerie le porte à manger quantité de chenilles et d'insectes, de sorte que l'on ne sait trop si le mal l'emporte sur le bien qu'il fait.

S.-A.-M. VÉBERT.

Côteau du Lac.

LA MODE

Jamais l'élégance et le bon goût ne se sont trouvés réunis dans les ombrelles comme cette année, il y en a de tous les genres, et l'on n'attend que le soleil pour faire usage de ces charmantes nouveautés, qui complètent si bien la toilette d'une femme.

Les ombrelles écossaises font prime, puis les rayées, ou bien en soie changeante avec pois de velours foncé. Mais la plus pratique est vraiment l'ombrelle noire en satin, pékin ou surah, ou encore recouverte de tulle plissé, coulissé, délicieusement fouillé et garni de choux de ruban ; on peut alors, pour mariage, cérémonie, etc., ajouter au manche un léger piquet de fleurs rappelant celui du chapeau, et vous avez facilement une ombrelle très élégante.

Tous les manches très longs ; le dernier mot est pour les manches rustiques. Ainsi, on voit des amandes vertes avec leur feuillage, des fraises, de toutes petites mandarines formant pommes de canne, etc. ; ces fruits sont montés sur des manches de merisier ou autre bois ; c'est original et joli. En voici deux prises au hasard : une ombrelle écossaise avec son haut manche orné de cerises rouges ; une autre en soie vert serpent semée de pois de chenille foncée, le manche en roseau fleuri d'iris.

On porte sur les grands chapeaux les voiles de tulle russe, agrémentés de pois dits grains de beauté, que l'on place indifféremment près du menton, au milieu de la joue, ou encore au coin de l'œil.

Cet été, on s'enveloppera gracieusement la tête de tulle léger ou de fine gaze voilant la figure, fixée au chapeau derrière et revenant se nouer sous le menton ou de côté, cela atténuera un peu les larges bords des chapeaux, qui, souvent, sont très secs d'aspect.

Les grands chapeaux sont bizarres ; on ne peut préciser une forme plutôt qu'une autre : tout se porte. Les bords larges très mouvementés des capelines Watteau sont charmants pour jeunes filles et jeunes femmes ; pour les femmes plus sérieuses, les formes moins dégagées et avançant davantage sur le front sont préférables.

Toujours des fleurs à foison et partout des tulipes éclatantes, des primevères de velours noir au cœur jaune, des pissenlits avec leurs fines chandelles, des lilas de tous les tons, etc.

Les petites capotes sont couvertes de pierreries, de cabochons de couleurs ; tout ce qui scintille est de mode pour la forme béguin avec minces brides de velours bleu, mauve ou vert. Le mauve est la note dominante.

Les bandeaux de fleurs rehaussées de légers pailillons de dentelle laitonée avec leurs ailes pailonnées de jais sont aussi bien coiffants.

Un grand chapeau fort simple et qui m'a paru bien joli est celui-ci : tout en paille, dentelle écrue, les bords maintenus par trois liserés de velours rouge, la calotte ornée de coques de velours même nuance et de piquets de feuillage avec cerises de tons gradués, rouges, rosées et blanches sur le bord de la passe.

Bien commode pour le soir et les après-midi incertaines, les longues écharpes de dentelle ou de crêpe satiné noir qui remplacent le gracieux boa abandonné l'été avec tant de regrets. C'était si seyant, n'est-ce pas ? Mais conservez-le soigneusement, il fera sa réapparition l'hiver prochain.

MARJOLAINE.

Chronique des voyages et de la géographie

UNE HISTOIRE EXTRAORDINAIRE

Dans un entretien qu'il a eu avec un rédacteur de l'*Indépendance Belge*, l'explorateur Stanley a donné des détails extraordinaires, pour ne pas dire invraisemblables, sur des nains qu'il a rencontrés, dit-il, dans la forêt de l'Arouwimi, au centre de l'Afrique. Voici ce que raconte Stanley :

" On a eu raison de dire que ces pygmées sont ceux dont Hérodote constatait l'existence plus de quatre cents ans avant Jésus-Christ. Mais ce qu'Hérodote n'a jamais dit ni soupçonné, c'est que, de son temps, la race diminutive dont je vous parle avait déjà derrière elle un passé de deux mille cinq cents ans. Après que nous eûmes lié amitié avec les nains, j'ai eu l'occasion de les étudier à loisir, au point de vue ethnologique. Nombre d'entre eux ont passé quatre mois et demi dans notre camp, nous accompagnant partout, se prêtant de bonne grâce à l'observation. J'ai acquis la preuve certaine qu'ils habitent cette même partie du globe depuis cinquante siècles.

" Le caractère noble et fier de ces tribus naines porte toute l'empreinte de leur antiquité. Bien que dispersés sur une vaste étendue de territoire, ils se relient par une organisation politique et sociale attestant non seulement l'unité d'origine, mais encore des traditions tout à fait aristocratiques. Ils ont une reine, une femmelette charmante d'intelligence et de finesse qui est devenue le trait d'union entre les siens et notre expédition, à une époque où nous ne nous entendions guère encore. Au reste, chose curieuse, ces nains parfaitement proportionnés et de nuance olivâtre se méfiaient infiniment moins de nous que de nos grands gaillards africains. Leurs flèches empoisonnées ont successivement tué, dans la forêt, vingt-et-un Zanzibarites que j'avais dépêchés, par détachements, de la région des Lacs avec des missives pour mon arrière-garde, c'est-à-dire pour Barttelot. C'est ce qui m'a déterminé finalement à retourner moi-même vers Yambouva.

" N'avez-vous pas songé à ramener quelques spécimens de ces Lilliputiens qui font de la fantaisie de Stern un livre réaliste ?

" Si fait. Mais ils n'ont pu s'acclimater dans les plaines, en pays secs. Dès qu'ils quittaient la région humide des forêts, ils tombaient frappés de la fièvre, mortellement. Pas un n'a atteint la côte. La reine, qui était prête à nous suivre jusqu'aux merveilleuses contrées des blancs, dont nous lui parlions, elle est fort curieuse ! a été atteinte longtemps avant l'arrivée à la lisière des bois. Elle s'est arrêtée à temps.

" Oui, leur petite reine mérite son titre Espiègle et bonne, fût-elle douce. Et des pieds et des mains d'un modelé " divin ", d'une exigüité à désespérer les Chinois. Son costume !... Ma foi, comme celui de toute cette population de gnomes et lutins, c'est une quantité négligeable. Mais la nature a pourvu à la décence en ouatant ces petits corps d'une sorte de duvet d'oiseau qui n'a rien de désagréable à la vue ni au toucher et qui... sauve les apparences... Un indice incontestable de civilisation, c'est l'art avec lequel les nains confectionnent les filets servant de piège au gibier et les flèches en fer forgé dont nos Zanzibarites ont tant souffert. Sans doute ils auraient une architecture savante, si à leur existence nomade des huttes d'herbages, simples nids, d'où ils s'envolent vite, ne suffisaient. Dans tous les cas, on ne trouve nulle part des vanniers, tisserands et forgerons possédant plus d'habileté et de goût. Ils ont leurs propres soufflets, proportionnés à leur taille, leurs marteaux, leurs enclumes : tout l'outillage des peuples avancés. Les motifs décoratifs de leurs flèches en font de petites merveilles.

" Où trouvent-ils le fer ?

" Le minerai abonde dans les cours d'eau innombrables qui ruissellent à travers la forêt de l'Arouwimi. On y rencontre même çà et là du cuivre. Plus rarement, toutefois.

" Quels autres signes de civilisation avez-vous rencontrés chez les nains ?

" Leur moralité, tout à fait exceptionnelle. Dans toute l'étendue de la forêt, et même dans les rangs mêmes de notre caravane, j'ai été appelé à constater, chez les noirs et tous les Africains de taille normale, des mœurs épouvantables."

**

L'ASIE RUSSE

L'émir de Bokhara, vassal de la Russie, vient d'ordonner de faire éclairer sa capitale à l'électricité.

L'immense steppe de la Haute-Asie, naguère encore inculte et déserte, ou à peine parcourue par quelques hordes féroces de brigands Kirghizes, aura bientôt pris l'aspect florissant qu'elle avait au temps d'Alexandre, où elle comptait vingt millions d'habitants. A l'heure où la race chinoise débordant par toutes ses frontières, menace l'Europe moderne de nouvelles invasions barbares, on ne saurait trop se louer de voir la Russie opposer une infranchissable barrière aux entreprises des Gengis-Khan de l'avenir.

Journaux.—Il est publié, dans les Etats-Unis, 1,300 journaux quotidiens, avec une circulation totale de 4,800,000 numéros par jour.

Le pont Forth.—Pour donner une idée de la grandeur du grand pont Forth qu'on vient de terminer en Ecosse, il suffit de faire les comparaisons suivantes. Il est deux fois la longueur du pont de Brooklyn, et si la tour Eiffel, qui a 984 pieds de hauteur, était couchée à côté du pont Forth, elle n'irait qu'au cinquième de la longueur du pont qui a plus de cinq milles de largeur.

Un journal colosse.—Il existe à Aix-la-Chapelle un musée de journaux qui contient un exemplaire de tous les journaux publiés dans le monde. Le plus grand de tous a été publié en 1859 à New-York, sous le titre de *Illuminated quadruple Constellation*. Il a le format d'un billard, huit pieds et demi de hauteur et six de largeur, il contient huit pages de treize colonnes. Le papier de cette singulière gazette, qui ne doit paraître qu'une fois par siècle, est très beau et très fort. On l'a tiré à 28,000 exemplaires, et chaque numéro coûtait cinquante centins. Le texte, qui contenait des gravures sur bois très bien exécutées, pourrait remplir un volume in-quarto. Il n'y a point d'annonce sur la dernière page.

Le plus petit journal du monde *El Telegrama de Guadalejera*, Mexique, est deux cents fois plus petit que ce colosse.

Amusement mathématique.—Un des plus intéressants amusements mathématiques est certainement le "carré magique" qui suit :

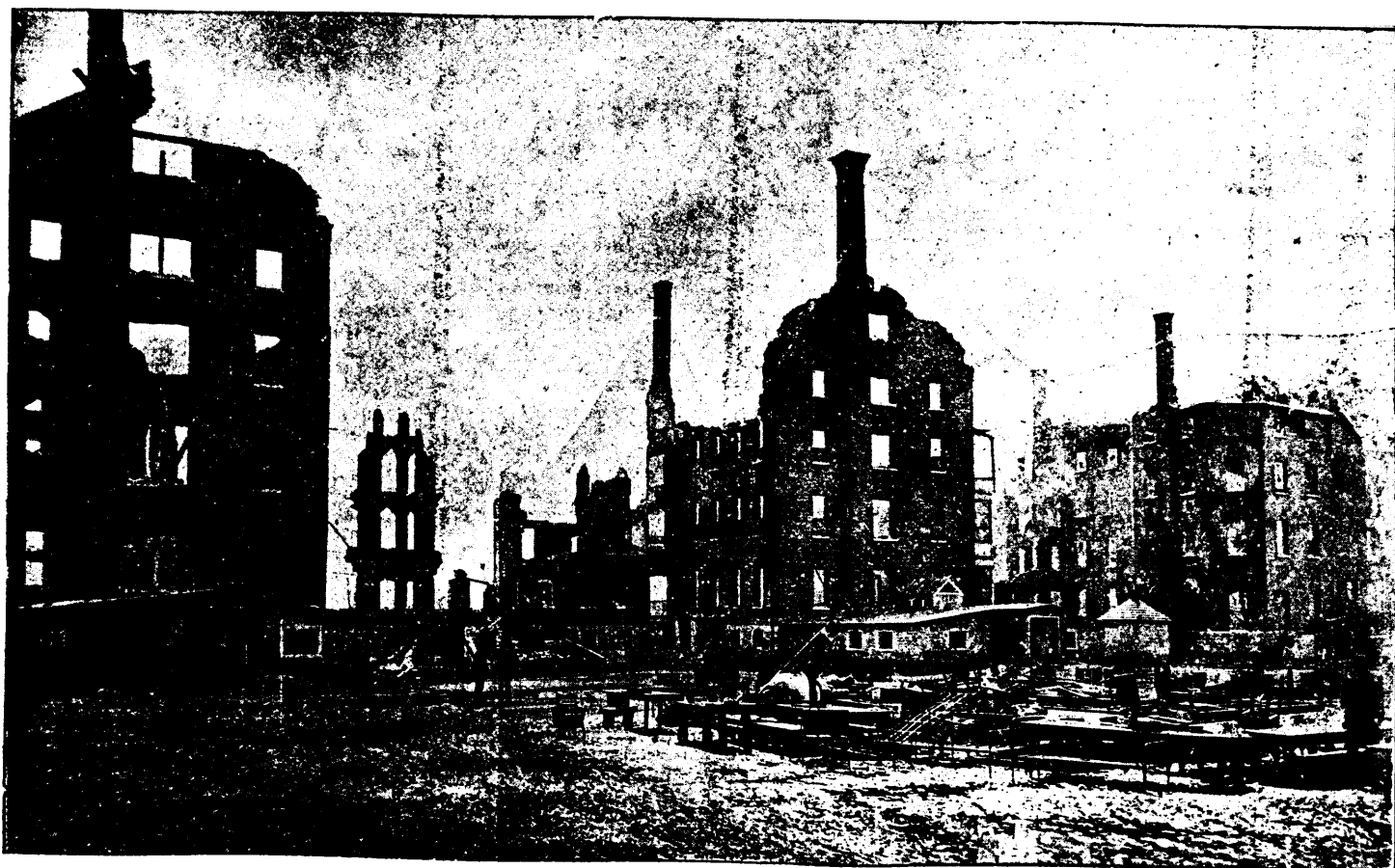
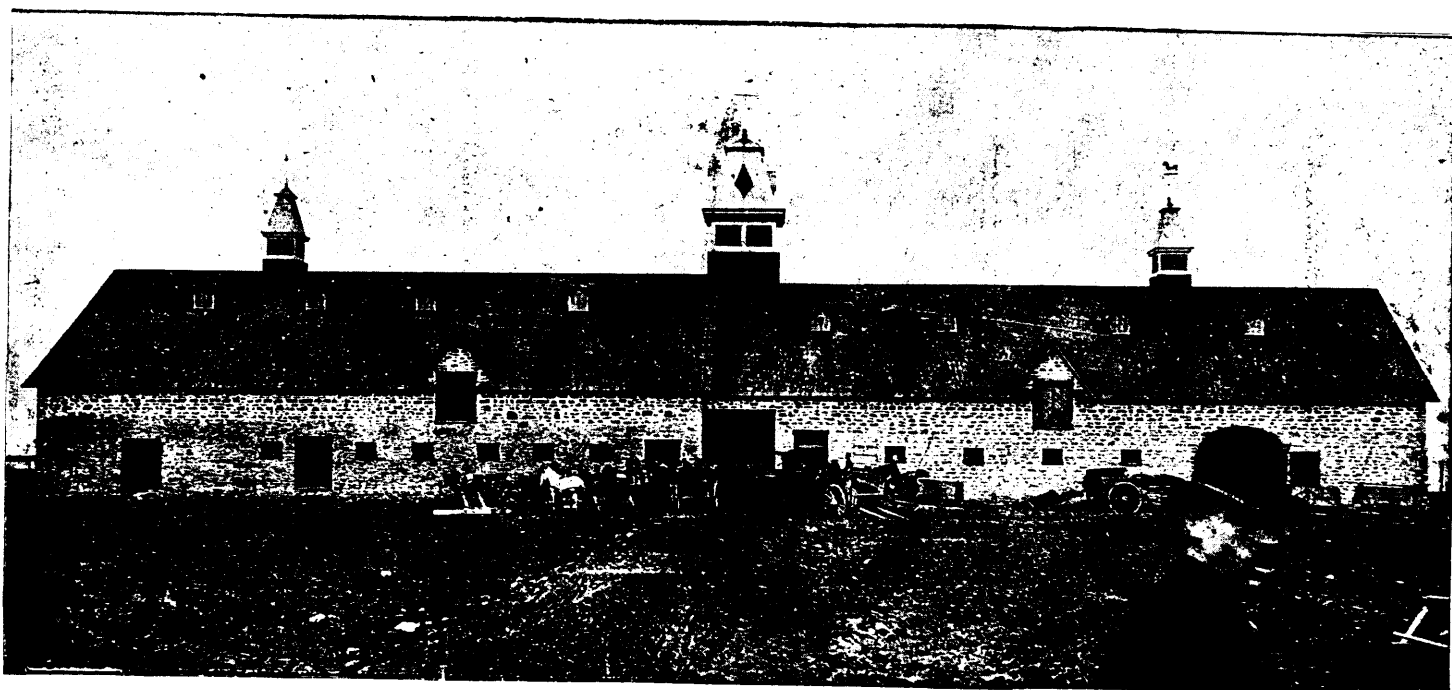
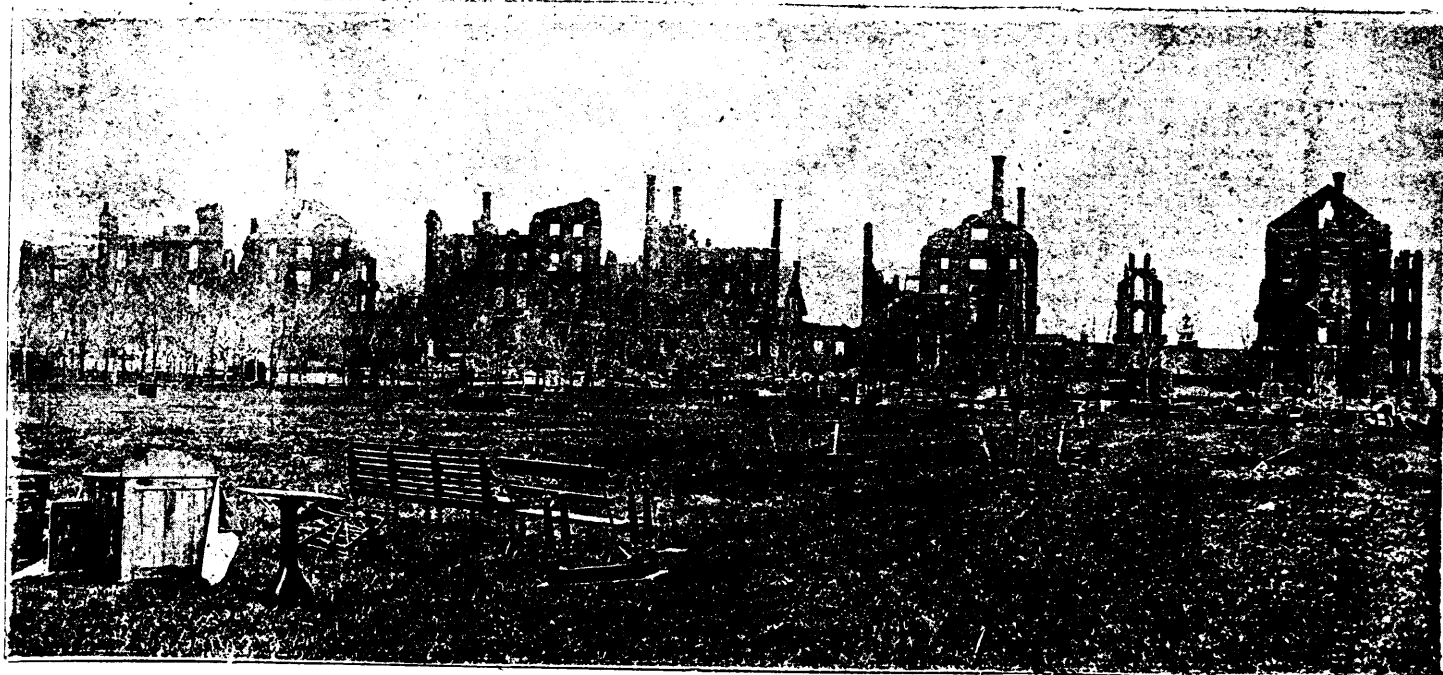
5	4	9	16
11	14	7	2
8	1	12	13
16	15	6	3

Comme on peut le voir, dans ce carré il y a six nombres (de 1 à 16) ; de la manière que ces nombres sont placés on peut additionner horizontalement, verticalement et diagonalement et on aura toujours 34 pour résultat, on obtiendra aussi le même résultat si on additionne les quatre chiffres qui sont au centre du carré, 14, 1, 7 et 12. Il y a aussi les diagonales de deux nombres comme 4 et 11, 6 et 13, qui additionnés ensemble, donnent encore 34 pour résultat ; il en est de même pour 9, 2, 8 et 15.

Présidents des Etats-Unis.

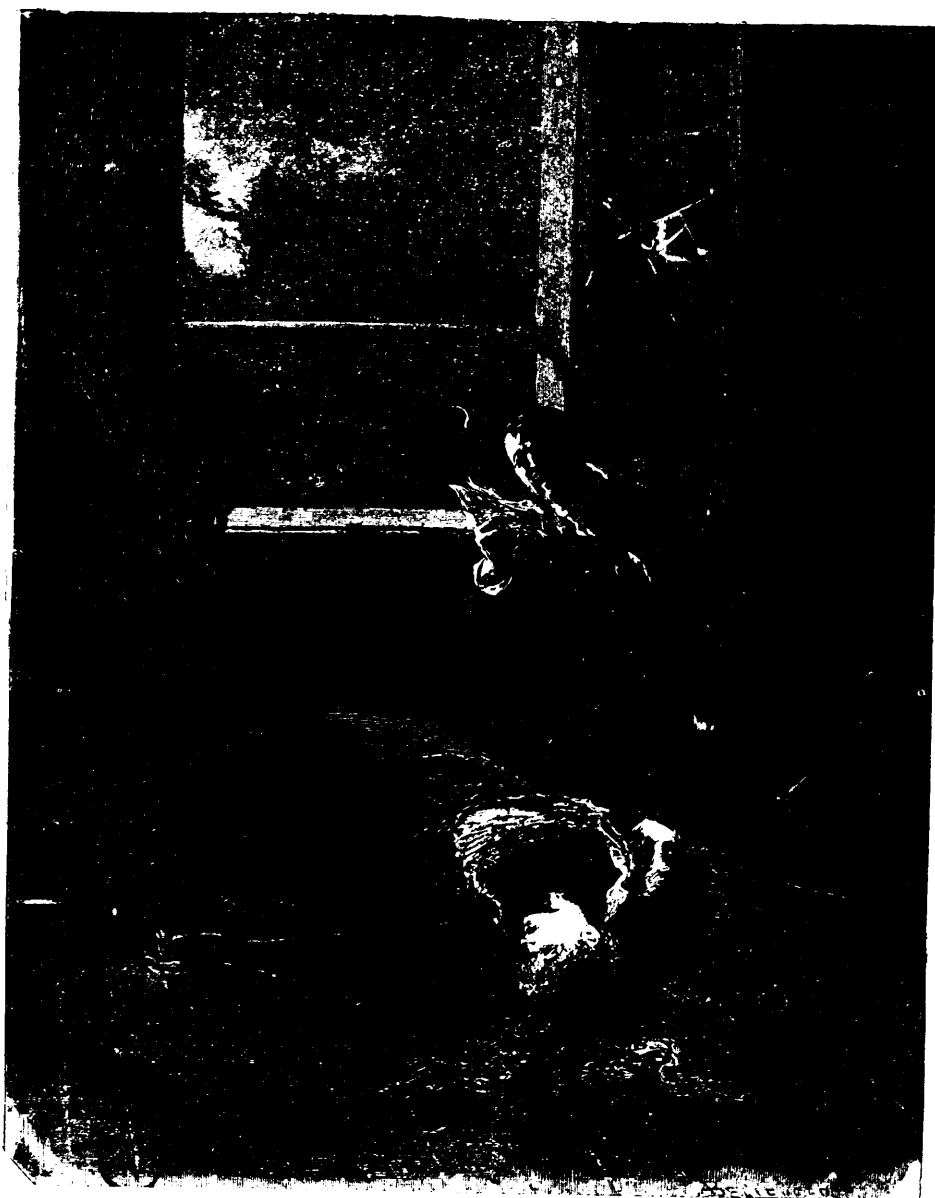
Déclaration de l'indépendance	4 juillet 1776
Général George Washington	— 1789
John Adams	— 1797
Thomas Jefferson	— 1801
James Madison	— 1809
James Monroe	— 1817
John Quincy Adams	— 1825
Général Andrew Jackson	— 1829
Martin Van Buren	— 1837
Général William Henry Harrison	— 1841
(Mort le 4 avril 1841)	
John Tyler (vice-président)	— 1841
James Knox Polk	— 1845
Général Zachary Taylor	— 1849
(Mort le 9 juillet 1850)	
Millard Fillmore (vice-président)	— 1850
Général Franklin Pierce	— 1853
James Buchanan	— 1857
Abraham Lincoln	— 1861
(Assassiné le 14 avril 1865)	
Andrew Jackson (vice-président)	— 1865
Général Ulysses S. Grant	— 1869
Rutherford B. Hayes	— 1877
Général Abram Garfield	— 1881
(Mort le 19 septembre 1881)	
Général Chester A. Arthur (vice-prési.)	— 1881
Grover A. Cleveland	— 1885
Benjamin H. Harrison	— 1889

J. Alcide Charney



1. Vue générale de l'édifice après l'incendie.—2. Vue du bâtiment où ont été internés les fous pendant l'incendie.—3. Vue prise en arrière de l'édifice.
TERRIBLE INCENDIE DE L'ASILE SAINT-JEAN DE DIEU, A LA LONGUE-POINTE. — LES RUINES

ILLUSTRATION DU FEUILLETON DE "LA PRESSE"



COMME DANS LA VIE

(VOIR LA PRESSE DE CETTE SEMAINE)

FEUILLETON DE "LA PRESSE"

La gravure ci dessus représente une des scènes les plus émouvantes du roman en cour de publication dans la *Presse*.

Mrs Readish, qui voyageait dans le Far West, en compagnie d'une servante et d'un interprète, M. Montfranchet, afin de vendre des mines que lui avait laissées un mari, était la proie de deux terribles vices qui ne pardonnent guère : L'alcoolisme et la morphinomanie.

Quand elle satisfaisait ses terribles passions, elle devenait presque folle et maltraitait horriblement sa servante.

M. Montfranchet l'ayant surprise dans un de ces moments de fureur, eut avec elle une altercation. La femme s'arma d'un couteau et le jeune homme, perdant la tête, l'étrangla involontairement.

Pendant ce temps des *Cass-Coup* attaquaient la maison où la terrible scène se passait.

M. Montfranchet se précipita à la fenêtre, reçut une blessure, et tomba.

Quand il revint à lui, il aperçut, attaché au cor-

sage de Mrs Readish, une enveloppe qu'il ouvrit. Il jeta un cri de stupeur en apercevant quatre bank notes de 4,000 livres sterling.

NOTES HISTORIQUES

En septembre 1887, des ouvriers en creusant sur la rue Brock, découvrirent des ossements humains ; on croit qu'il y eut un cimetière en cet endroit autrefois.

Le MONTREAL DIOCESAN THEOLOGICAL COLLEGE demanda au parlement provincial pendant la session de 1886, le pouvoir de conférer des degrés de théologie. Il lui fut accordé.

La translation du SIÈGE DU GOUVERNEMENT de Kingston à Montréal fut décidé dans la Chambre d'assemblée à une majorité de 33 voix, le 8 novembre 1843. Sir Charles Metcalfe était gouverneur.

Dans la légion étrangère, en Algérie, se trouve un Canadien-français, Théophile-Edouard AYOTTE,

engagé volontaire en 1885. Il fut dangereusement blessé dans un combat et forcé de se retirer à l'hôpital d'Hanoi. De bons soins le sauvèrent.

L'ancien HÔTEL ST-LOUIS, situé au coin de la rue St-Jacques et place Victoria, (incendié le 26 août 1887) servit autrefois de salle de théâtre à un des meilleurs clubs d'amateurs canadiens français. MM. Boucher, huissier, et A. A. Trottier, caissier de la banque du Peuple, en faisaient partie. Ce n'est qu'en 1872, que cette bâtisse devint un hôtel.

La chapelle du SACRÉ CŒUR, jointe à l'église St-Jean-Baptiste, a été bénie le 29 juin 1888, par Mgr Clut. La messe fut dite par le R. P. Foucher, C.-S.-V., assisté de MM. l'abbé Gamache (de Minnesota) et Neveu, du Mile-End. Le sermon a été prêché par le R. P. Plessis, dominicain de St-Hyacinthe, son texte était : *Huc, mihi aperuit cor suum*, "cette fois, il m'a ouvert tout son cœur." Cette chapelle est en pierre de taille et coûte \$25,000, don du curé de la paroisse, M. l'abbé Auclair. Dans le soubassement, il y a une salle pouvant contenir 850 personnes assises. M. Boire en est l'architecte.

FEUILLETON " DU MONDE ILLUSTRÉ "

MONTRÉAL, 17 MAI 1890

FAMILLE-SANS-NOM

PAR JULES VERNE

PREMIERE PARTIE

(Suite)

On l'a vu maître Nick avait été aussi peu charmé que possible des hommages dont il était l'objet. Bien décidé, d'ailleurs, à ne point échanger son étude pour le titre de chef de tribu, il en avait causé avec M. de Vaudreuil, avec Thomas Harcher. Et son ahurissement était tel qu'il était difficile de ne point rire quelque peu de l'aventure.

— Vous plaisantez ! répétait-il. On voit bien que vous n'avez pas un trône prêt à s'ouvrir sous vos pieds !

— Mon cher Nick, il ne faut pas prendre cela au sérieux ! répondait M. de Vaudreuil.

— Et le moyen de le prendre autrement ?

— Ces braves gens n'insisteront pas, quand ils auront reconnu que vous ne mettez aucun empressement à vous rendre au wigwam des Mahogannis !

— Ah ! vous ne les connaissez guère ! s'écriait maître Nick. Eux, ne pas insister ! Mais ils me relanceront jusqu'à Montréal !... Ils feront des démonstrations auxquelles je ne pourrai échapper !... Ils assiègeront ma porte !... Et que dira ma vieille Dolly ?... Il n'est pas impossible que je finisse par me promener avec des mocassins aux pieds et des plumes sur la tête !

Et l'excellent homme, qui n'avait guère envie de rire, finissait par partager l'hilarité de ses auditeurs.

Mais, c'était avec son clerc qu'il avait surtout maille à partir. Lionel, par malice le traitait déjà comme s'il eût accepté la succession du Huron défunt. Il ne l'appelait plus maître Nick ! Fi donc ! Il ne lui parlait qu'à la troisième personne, en usant du langage emphatique des Indiens. Et, comme il convient à tout guerrier des Prairies, il lui avait donné le choix entre les surnoms de " Corned'Orignal " ou de " Léopard Subtil " — ce qui valait bien l'œil-de-Faucon ou la Longue Carabine !

Vers onze heures, dans la cour de la ferme, se forma le cortège, qui devait accompagner les jeunes mariés. Ce fut vraiment bien ordonné et digne d'inspirer un jeune poète, si la muse de Lionel ne l'eût entraîné désormais à de plus hautes conceptions.

En tête marchaient Bernard Miquelon et Rose Harcher, l'un tenant le petit doigt de l'autre, tous deux charmants et rayonnants. Puis, M. et Mlle de Vaudreuil à côté de Jean ; après eux, les pères et mères, frères et sœurs des mariés ; enfin, maître Nick et son clerc, escortés des membres de la députation huronne. Le notaire n'avait pu se dérober à cet honneur. A l'extrême regret de Lionel, il

ne manquait à son patron que le costume indigène, le tatouage du torse et le coloriage de la face pour représenter dignement la lignée des Sagamores.

Les cérémonies s'accomplirent avec toute la pompe que comportait la situation de la famille Harcher dans le pays. Il y eut grandes sonneries de cloches, grand accompagnement de chants et de coups de fusils, les Hurons firent leur partie avec un à propos et un ensemble, auquel n'eût pas manqué d'applaudir Nathaniel Bumpoo, le célèbre ami des Mahicans.

De là, le cortège revint à la ferme, processionnellement, Rose Miquelon au bras de son mari, cette fois. Aucun incident n'avait troublé cette matinée.

Chacun alors se dispersa à sa fantaisie. Peut-être, maître Nick éprouva-t-il quelque peine, lorsqu'il voulut quitter ses frères mahoganniens pour aller respirer plus à l'aise dans la société de ses amis de race canadienne. Et, plus piteux que jamais, il ne cessait de répéter à M. de Vaudreuil :



Un homme se tenait sur le seuil. — Page 43, col. 3.

— En vérité, je ne sais pas comment je me débarrasserai de ces sauvages !

Entretiens, si quelqu'un fut occupé, surmené, gourmandé, de midi à trois heures — heure à laquelle devait être servi le repas de noces, conformément aux anciennes coutumes, — ce fut bien Thomas Harcher. Certes, Catherine, ses fils et ses filles s'empressèrent de lui venir en aide ! Mais les soins qu'exigeait un festin de cette importance ne lui laissèrent pas une minute de répit.

En effet, ce n'était pas seulement une diversité d'estomacs impérieux qu'il s'agissait de contenter, c'étaient autant de goûts auxquels il fallait satisfaire. Aussi, le menu du repas comprenait-il toute la variété des mets ordinaires et extraordinaires qui composent la cuisine canadienne.

Sur l'immense table — à laquelle cent cinquante convives allaient prendre place, — étaient disposés

autant de cuillers et de fourchettes enveloppées d'une serviette blanche, et un gobelet de métal. Pas de couteaux, chacun devant se servir de celui qu'il avait dans sa poche. Pas de pain, non plus, la galette sucrée d'érable étant seule admise dans les repas de noces. Des plats, dont la nomenclature va être indiquée, les uns, froids, figuraient déjà sur la table, tandis que les autres, chauds, seraient servis tour à tour. C'étaient des terrines de soupe bouillante, d'où s'échappait une vapeur parfumée ; des variétés de poissons frits ou bouillis, venus des eaux douces du Saint-Laurent et des lacs, truites, saumons, anguilles, brochets, poissons blancs, aloses, touradis et maskinongés ; des chapelets de canards, de pigeons, de cailles, de bécasses, de bécassines, et des fricassées d'écureuils ; puis, comme pièces de résistance, des dindes, des oies, des oitardes, engraisées dans la basse-cour de la ferme, les unes dorées au feu pétillant de leurs rôtissoires, les autres noyées d'une mare de jus aux épices ; et encore, des pâtés chauds aux huîtres, des godiveaux de viandes hachées, relevés de gros oignons,

des gigots de mouton à l'eau, des échine de sanglier rôties, des sagamites d'origine indigène, des tranches de faon et de daim en grillades ; enfin, ces deux merveilles de venaison par excellence, qui devaient attirer en Canada les gourmets des deux mondes, la langue de bison, si recherchée des chasseurs des Prairies, et la bosse dudit ruminant, cuite à l'étouffée dans sa fourrure naturelle, garnie de feuilles odorantes ! Que l'on ajoute à cette nomenclature les saucières où tremblotaient des " relishes " de vingt espèces, les montagnes de légumes, mûris aux derniers jours de l'été indien, les pâtisseries de toutes sortes et plus particulièrement des croquecigoules ou beignets, pour la confection desquels les filles de Catherine Harcher jouissaient d'une réputation sans égale, les fruits variés dont le jardin avait fourni toute une récolte, et, de plus, en cent flacons de formes diverses, le cidre, la bière, en attendant le vin, l'eau-de-vie, le rhum, le genièvre, réservés aux libations du dessert.

La vaste salle avait été très artistement décorée en l'honneur de Bernard et de Rose Miquelon. De fraîches guirlandes de feuillages ornaient les murs. Quelques arbustes semblaient avoir poussé tout exprès dans les angles. Des centaines de bouquets de fleurs odorantes ornaient la baie fenêtres. En même temps, fusils, pistolets, carabines — toutes les armes d'une famille où l'on comptait tant de chasseurs — formaient ça et là

d'étincelantes panoplies.

Les jeunes époux occupaient le milieu de la table, disposée en fer à cheval, comme le sont ces chutes du Niagara, qui, à cent cinquante lieues dans le sud-ouest, précipitaient leurs étourdissantes cataractes. Et c'étaient bien des cataractes, qui allaient s'engouffrer dans l'abîme de ces estomacs franco-canadiens !

De chaque côté des mariés, avaient pris place M. et Mlle de Vaudreuil, Jean et ses compagnons du Champlain. En face, entre Thomas et Catherine Harcher, trônait maître Nick avec les principaux guerriers de sa tribu, désireux de voir, sans doute, comment fonctionnait leur nouveau chef. Et, à cet égard, Nicolas Sagamore se permettait de montrer un appétit digne de sa lignée. Il va sans dire que, contrairement aux traditions et pour cette circonstance exceptionnelle, les enfants

avaient été admis à la grande table, entre les parents et les amis, autour desquels circulait une escouade de nègres, spécialement engagés pour ce service.

A cinq heures, le premier assaut avait été donné. A six heures, il y eut une suspension d'armes, non pour enlever les morts, mais pour donner aux vivants le temps de reprendre haleine. Ce fut alors que commencèrent les toasts portés aux jeunes époux, les speeches en l'honneur de la famille Harcher.

Puis vinrent les joyeuses chansons de noce, car, suivant l'ancienne mode, dans toute réunion, à dîner comme à souper, dames et messieurs ont l'habitude de chanter alternativement, surtout de vieux refrains de France.

Enfin Lionel récita un gracieux épithalame, composé tout exprès pour la circonstance.

"Bravo, Lionel, bravo !" s'écria maître Nick, qui avait noyé dans son verre les ennuis de sa souveraineté future.

Au fond, le brave homme était très fier des succès de son jeune poète, et il proposa de boire à la santé du "galant lauréat de la Lyre-Amicale !"

A cette proposition, les verres furent choqués en se levant vers Lionel, heureux et confus à la fois. Aussi, crut-il ne pouvoir mieux répondre qu'en portant ce toast :

"A Nicolas Sagamore ! A cette dernière branche du noble tronc auquel le Grand-Esprit a voulu suspendre les destinées de la nation huronne !"

Les applaudissements détonnèrent. Les Mahogannis s'étaient redressés autour de la table, brandissant leurs tomahawks, avec autant de fougue que s'ils eussent été prêts à s'élaner contre les Iroquois, les Mungos ou toute autre tribu ennemie du Far-West. Maître Nick, avec sa bonne figure placide, paraissait bien pacifique pour de si belliqueux guerriers ! En vérité, cet étourdi de Lionel aurait mieux fait de se taire.

Lorsque l'effervescence fut calmée, on s'attaqua au second service avec un nouvel entrain.

Du moins, au milieu de ces bruyantes manifestations, Jean, Clary de Vaudreuil et son père avaient eu toute facilité pour s'entretenir à voix basse. C'était dans la soirée qu'ils allaient se séparer. Si M. et Mlle de Vaudreuil ne devaient prendre congé de leurs hôtes que le lendemain, Jean avait résolu de partir dès la nuit venue, afin de chercher une retraite plus sûre hors de la ferme de Chipogan.

"Et pourtant, lui fit observer M. de Vaudreuil, comment la police s'aviserait-elle de chercher Jean-Sans-Nom parmi les membres de la famille de Thomas Harcher ?

—Qui sait si ses agents ne sont pas sur mes traces ? répondit Jean, comme s'il eût été pris d'un pressentiment. Et, si cela arrivait, lorsque le fermier et ses fils apprendraient que je suis . . .

—Ils vous défendraient, répondit vivement Clary, ils se feraient tuer pour vous !

—Je le sais, dit Jean, et alors, pour prix de l'hospitalité qu'ils m'ont donné, je laisserais après moi la ruine et le malheur ! Thomas Harcher et ses enfants, contraints de s'enfuir pour avoir pris ma défense ! . . . Et jusqu'où n'iraient pas les représailles . . . Aussi, ai-je hâte d'avoir quitté la ferme !

—Pourquoi ne reviendriez-vous pas secrètement à la villa Montcalm ? dit alors M. de Vaudreuil. Les risques que vous voulez épargner à Thomas n'est-il pas de mon devoir de m'y exposer, et je suis prêt à le remplir ! Dans mon habitation, le secret de votre retraite sera bien gardé !

—Cette proposition, monsieur de Vaudreuil, répondit Jean, mademoiselle votre fille me l'a déjà faite en votre nom, mais j'ai dû refuser.

—Cependant, reprit M. de Vaudreuil en insistant, ce serait très utile pour les dernières mesures que vous avez à prendre. Vous pourriez chaque jour communiquer avec les membres du comité. A l'heure du soulèvement, Farran, Clerc, Vincent Hodge, moi, nous serions prêts à vous suivre. N'est-il pas probable que le premier mouvement se produira dans le comté de Montréal ?

—C'est probable, en effet, répondit Jean, ou tout au moins dans un des comtés voisins, suivant les positions qui seront occupées par les troupes royales.

—Eh bien, dit Clary, pourquoi ne pas accepter la proposition de mon père ? Votre intention est-elle donc de parcourir encore les paroisses du district ? N'avez-vous point achevé votre campagne de propagande ?

—Elle est achevée, répondit Jean ; je n'ai plus qu'à donner le signal . . .

—Qu'attendez-vous donc pour le faire ? demanda alors M. de Vaudreuil.

—J'attends une circonstance, qui achèvera d'exaspérer les patriotes contre la tyrannie anglo-saxonne, répliqua Jean, et cette circonstance se présentera prochainement. Ainsi, dans quelques jours, les députés de l'opposition vont refuser au gouverneur général le droit qu'il prétend avoir de disposer des revenus publics, sans l'autorisation de la Chambre. En outre, je sais de source certaine que le Parlement anglais a l'intention d'adopter une loi qui permettrait à lord Gosford de suspendre la constitution de 1791. Dès lors, les Canadiens-Français ne trouveraient plus aucune garantie dans le régime représentatif attribué à la colonie, et qui, pourtant, leur laisse si peu de liberté d'action ! Nos amis, et avec eux les députés libéraux tenteront de résister à cet excès de pouvoir. Très probablement, lord Gosford, pour mettre un frein aux revendications des réformistes, prendra un arrêté de dissolution, ou tout au moins de prorogation de la Chambre. Ce jour-là, le pays se soulèvera, et nous n'aurons plus qu'à le diriger.

—Vous avez raison, répondit M. de Vaudreuil, il n'est pas douteux qu'une telle provocation de la part des loyalistes amènerait la révolte générale. Mais le Parlement anglais osera-t-il aller jusque-là ? Et, si cet attentat contre les droits des Franco-Canadiens se produit, êtes-vous assuré que ce sera bientôt ?

—Dans quelques jours, dit Jean. Sébastien Gramont m'en a avisé.

—Et, jusque-là, demanda Clary, comment ferez-vous pour échapper . . .

—Je saurai dépister les agents.

—Avez vous donc en vue un refuge ?

—J'en ai un.

—Vous y serez en sûreté ?

—Plus que partout ailleurs.

—Loin d'ici ! . . .

—A Saint-Charles, dans le comté de Verchères.

—Soit, dit M. de Vaudreuil. Personne ne peut être meilleur juge que vous de ce qu'exigent les circonstances. Si vous pensez devoir tenir absolument secret le lieu de votre retraite, nous n'insisterons pas. Mais n'oubliez pas qu'à toute heure du jour ou de nuit, la villa Montcalm vous est ouverte.

—Je le sais, monsieur de Vaudreuil, répondit Jean, et je vous en remercie."

Il va de soi qu'au milieu des exclamations incessantes des convives, du tumulte croissant de la salle, personne n'avait rien du entendre de cette conversation, qui avait lieu à voix basse. Parfois, elle avait été interrompue par quelque toast plus bruyant, par une éclatante répartie, par un joyeux refrain à l'adresse des jeunes époux. Et, en ce moment, il semblait qu'elle dût prendre fin, après les dernières paroles échangées entre Jean et M. de Vaudreuil, lorsqu'une question de Clary amena une réponse de nature à surprendre son père et elle-même.

A quel sentiment obéissait la jeune fille en faisant cette question ? Était-ce, sinon un soupçon, du moins un regret de ce que Jean parût décidé à se tenir encore dans une certaine réserve ? Cela devait être, puisqu'elle lui dit :

"Il y a donc quelque part, pour vous donner asile, une maison plus hospitalière que la nôtre ?

—Plus hospitalière ? . . . Non, mais autant, répondit Jean, non sans émotion.

—Et laquelle ? . . .

—La maison de ma mère !"

Jean prononça ces paroles avec un tel sentiment d'affection filiale que Mlle de Vaudreuil en fut profondément attendrie. C'était la première fois que Jean, dont le passé était si mystérieux, faisait une allusion à sa famille. Il n'était donc pas seul au monde, ainsi que ses amis pouvaient le croire. Il avait une mère, qui vivait secrètement dans cette bourgade de Saint-Charles. Sans doute, Jean allait la voir quelquefois. La maison maternelle lui était ouverte, lorsqu'il lui fallait un peu de

tranquillité et de repos ! Et, actuellement, c'était là qu'il irait attendre l'heure de se jeter dans la lutte !

Clary n'avait rien répondu. Sa pensée l'entraînait vers cette maison lointaine. Ah ! quelle joie c'eût été pour elle de connaître la mère du jeune proscrit ! Elle en faisait une femme héroïque, comme son fils, une patriote qu'elle aurait aimée, qu'elle aimait déjà. Certainement, elle la verrait un jour. Sa vie n'était-elle pas indissolublement liée désormais à celle de Jean-Sans-Nom, et qui pourrait jamais rompre ce lien ? Oui ! Au moment de se séparer de lui, pour toujours peut-être, elle sentait la puissance du sentiment qui les rattachait l'un à l'autre !

Cependant, le repas touchait à sa fin, et la gaieté des convives, surexcités par les libations du dessert, se propageait sous mille formes. Des compliments au mariée tournaient des divers côtés de la table. C'était un tumulte des plus joyeux, duquel s'échappaient parfois ces cris :

"Honneur et bonheur aux jeunes époux !

—Vivent Bernard et Rose Miquelon !"

Et l'on portait aussi la santé de M. et de Mlle de Vaudreuil, la santé de Catherine et de Thomas Harcher.

Maître Nick avait grandement fait accueil au repas. S'il n'avait pu conserver la dignité froide d'un Mahoganni, c'est que, véritablement, c'était absolument contraire à sa nature ouverte et communicative. Mais, il faut le dire, les représentants de sa tribu eux aussi, s'étaient quelque peu départis de leur gravité atavique sous l'influence de la bonne chère et du bon vin. Ils choquaient leurs verres, à la mode française, pour saluer la famille Harcher, dont ils étaient les hôtes d'un jour.

Au dessert, Lionel, qui ne pouvait tenir en place, circulait autour de la table avec un compliment à l'adresse de chaque convive. C'est alors qu'il lui vint à l'idée de s'adresser à maître Nick d'une voix rebondante :

"Nicolas Sagamore ne prononcera-t-il pas quelques paroles au nom de la tribu des Mahogannis !"

Dans l'heureuse disposition d'esprit où il se trouvait, maître Nick ne reçut point mal la proposition de son jeune clerc, bien que celui-ci eût employé le langage emphatique des Indiens.

"Tu penses, Lionel ? . . . répondit-il.

—Je pense, grand chef, que l'instant est venu de prendre la parole pour féliciter les jeunes époux !

—Puisque tu crois que c'est l'instant, répondit, maître Nick, je vais essayer !"

Et l'excellent homme, se levant, réclama le silence par un geste empreint de dignité huronne. Le silence se fit aussitôt.

"Jeunes époux, dit-il, un vieil ami de votre famille ne peut vous quitter sans exprimer sa reconnaissance pour . . ."

Soudain maître Nick s'arrêta. La phrase commencée resta suspendue à ses lèvres. Ses regards étonnés étaient dirigés vers la porte de la grande salle.

Un homme se tenait sur le seuil, sans que personne eût remarqué son arrivée.

Cet homme, maître Nick venait de le reconnaître, et il s'écriait avec un accent où la surprise se mêlait à l'inquiétude :

"Monsieur Rip !"

XIII.—COUPS DE FUSILS AU DESSERT.

Le chef de la maison Rip and Co, cette fois, n'était pas suivi de son propre personnel.

Au dehors allaient et venaient une dizaine d'agents de Gilbert Argall, accompagnés d'une quarantaine de volontaires royaux, qui occupaient la principale entrée de la cour. Très probablement, la maison était cernée.

S'agissait-il donc d'une simple visite domiciliaire, ou était-ce une arrestation qui menaçait le chef de la famille Harcher ?

En tout cas, il avait fallu un motif d'une gravité exceptionnelle, pour que le ministre de la police eût jugé nécessaire d'envoyer une escouade aussi nombreuse à la ferme de Chipogan.

Au nom de Rip, prononcé par le notaire, M. et Mlle de Vaudreuil se sentirent terrifiés. Eux savaient que Jean-Sans-Nom était dans cette salle. Ils savaient que c'était plus particulièrement à

Rip qu'avait été donné le mandat de diriger les recherches contre lui. Et que pouvaient-ils penser, sinon que Rip, ayant enfin découvert sa retraite, venait procéder à son arrestation ? Si Jean tombait entre les mains de Gilbert Argall, il était perdu.

Se contenant par un suprême effort de volonté, Jean n'avait même pas tressailli. C'est à peine si la pâleur de sa figure s'était accentuée. Aucun mouvement, même involontaire, n'avait pu le trahir. Et, pourtant, il venait de reconnaître Rip, avec lequel il s'était déjà rei contré, le jour où le stage le transportait avec maître Nick et Lionel de Montréal à l'île Jésus ! Rip, l'agent lancé à sa poursuite depuis plus de deux mois ! Rip, le provocateur, qui avait causé l'infamie de sa famille, en poussant à la trahison son père Simon Morgaz !

Malgré tout, il garda son sang-froid, il ne laissa rien paraître de la haine qui bouillonnait en lui, tandis que M. de Vaudreuil et sa fille tremblaient à ses côtés.

Cependant, si Jean connaissait Rip, Rip ne le connaissait pas. Il ignorait que le voyageur qu'il avait entrevu un instant sur la route de Montréal, fût le patriote dont la tête était mise à prix. Ce qu'il savait, c'était que Jean-Sans-Nom devait être à la ferme de Chipogan, et voici comment il avait pu retrouver sa trace.

Quelques jours avant, le jeune proscrit, rencontré à cinq ou six lieues de Saint-Charles, après avoir quitté Maison-Close, avait été signalé à sa sortie du comté, de Verchères pour être un étranger suspect. S'apercevant que l'éveil était donné, il avait dû s'enfuir à l'intérieur du comté, et, non sans avoir failli à plusieurs reprises tomber entre les mains de la police, il était parvenu à se réfugier dans la ferme de Thomas Harcher.

Mais les agents de la maison Rip n'avaient point perdu sa piste comme il le croyait, et ils avaient eu bientôt la quasi certitude que la ferme Chipogan lui donnait asile. Rip fut aussitôt prévenu. Sachant, non seulement que cette ferme appartenait à M. de Vaudreuil, mais que celui-ci y était actuellement, il ne douta plus que l'étranger qui s'y trouvait fût Jean-Sans-Nom. Après avoir donné ordre à quelques uns de ses hommes de se mêler aux nombreux invités de Thomas Harcher, il fit son rapport à Gilbert Argall, qui mit une escouade de police à sa disposition ainsi qu'un détachement des volontaires de Montréal.

Voilà dans quelles conditions Rip venait d'arriver sur le seuil de la porte, tenant pour certain que Jean-Sans-Nom était au nombre des hôtes du fermier de Chipogan.

Il était cinq heures du soir. Bien que les lampes ne fussent pas allumées, il faisait encore jour à l'intérieur. En un instant, Rip avait parcouru l'assistance du regard, sans que Jean eût attiré son attention plus spécialement que les autres convives réunis dans la salle.

Cependant, Thomas Harcher, voyant la cour occupée par une troupe d'hommes, venait de se lever, et s'adressant à Rip :

« Qui êtes-vous ? lui demanda-t-il.

Un agent, chargé d'une mission du ministre de la police, répondit Rip.

— Que venez-vous faire ici ?

— Vous allez le savoir. — N'êtes-vous point Thomas Harcher de Chipogan, fermier de M. de Vaudreuil ?

— Oui, et je vous demande de quel droit vous avez envahi ma maison ?

— Conformément au mandat qui m'a été donné, je viens procéder à une arrestation.

— Une arrestation... s'écria le fermier, une arrestation chez moi !... Et qui venez-vous y arrêter !

— Un homme dont la tête a été mise à prix par décret du gouverneur général, et qui est ici !

— Il se nomme ?...

— Il se nomme, répondit Rip d'une voix forte, ou plutôt il se fait appeler Jean-Sans-Nom !

Cette réponse fut suivie d'un long murmure. Quoi ! c'était Jean-Sans-Nom que Rip venait arrêter, et il affirmait qu'il se trouvait à la ferme de Chipogan !

L'attitude du fermier de sa femme, de ses enfants, de tous ses hôtes, fut si naturellement celle d'une stupéfaction profonde que Rip put croire à une

erreur de ses agents égarés sur une fausse piste. Néanmoins, il réitéra sa demande, et, cette fois d'une façon encore plus affirmative.

« Thomas Harcher, reprit-il, l'homme que je cherche est ici, et je vous somme de le livrer ! »

A ces mots, Thomas Harcher regarda sa femme, et Catherine, lui saisissant le bras, s'écria :

« Mais répondez donc à ce qu'on te demande !

— Oui, Thomas, répondez ! ajouta maître Nick. Il me semble que la réponse est facile !

— Très facile, en effet ! dit le fermier.

Et, se retournant vers Rip :

« Jean-Sans-Nom que vous cherchez, dit-il, n'est pas à la ferme de Chipogan.

— Et moi, j'affirme qu'il y est, Thomas Harcher, répondit froidement Rip.

— Non, vous dis je, il n'y est pas !... Il n'a jamais paru ici !... Je ne le connais même pas !... Mais j'ajoute que s'il était venu me demander asile, je l'aurais reçu, et que s'il était chez moi, je ne le livrerais pas ! »

Aux démonstrations significatives qui accueillirent la déclaration du fermier, Rip ne pouvait se tromper. Thomas Harcher s'était fait l'interprète des sentiments de toute l'assistance. En admettant que Jean-Sans-Nom se fût réfugié à la ferme, pas un seul de ses hôtes n'aurait eu la lâcheté de le trahir.

Jean, toujours impassible, écoutait M. de Vaudreuil et Clary n'osait même plus le regarder, par crainte d'attirer sur lui l'attention de Rip.

« Thomas Harcher, reprit celui-ci, vous n'ignorez pas, sans doute, qu'une proclamation, en date du 3 septembre 1837, offre une prime de six mille piastres à quiconque arrêtera Jean-Sans-Nom ou fera connaître sa retraite ?

— Je ne l'ignore pas, répondit le fermier, et nul ne l'ignore en Canada. Mais il ne s'est pas trouvé jusqu'ici un seul Canadien assez misérable pour accomplir une si odieuse trahison... et il ne s'en trouvera jamais !...

— Bien dit, Thomas ! s'écria Catherine, à laquelle ses enfants et ses amis se joignirent.

Rip ne se démonta pas.

« Thomas Harcher, reprit-il, si vous connaissez la proclamation du 3 septembre 1837, peut-être ne connaissez-vous pas le nouvel arrêté que le gouverneur général vient de prendre hier, à la date du 6 octobre ?

— C'est vrai, je ne le connais pas, répondit le fermier, et, s'il est du genre de l'autre, s'il provoque à la délation, vous pouvez vous dispenser de le faire connaître !

— Vous l'entendez pourtant ! » répliqua Rip.

Et, dépliant un papier contresigné de Gilbert Argall, il lut ce qui suit :

« Est enjoint à tout habitant des villes et des campagnes canadiennes de refuser aide et protection au proscrit Jean-Sans-Nom. Peine de mort pour quiconque lui aura donné asile.

« Par le gouverneur général,

« Le Ministre de la Police,

GILBERT ARGALL. »

Ainsi, le gouvernement anglais avait osé aller jusqu'à de tels moyens ! Après avoir mis à prix la tête de Jean-Sans-Nom, il prononçait maintenant la peine capitale contre quiconque lui aurait donné ou lui donnerait asile !

Cet acte inqualifiable entraîna les protestations les plus violentes de la part des assistants. Thomas Harcher, ses fils, ses invités, quittaient déjà leur place pour se jeter sur Rip, pour le chasser de la ferme avec son escouade d'agents et de volontaires, lorsque maître Nick les arrêta d'un geste.

La figure du notaire était devenue grave. A l'égal de tous les patriotes réunis dans cette salle, il éprouvait cette horreur si naturelle que devait inspirer l'arrêté de lord Gosford dont Rip venait de donner communication.

« Monsieur Rip, dit-il, celui que vous cherchez n'est point à la ferme de Chipogan. Thomas Harcher vous en a donné l'assurance, et je vous la réitère à mon tour. Vous n'avez donc que faire ici, et vous auriez mieux fait de garder en poche ce regrettable document. Croyez-moi, monsieur Rip, vous seriez bien avisé en ne nous imposant pas plus longtemps votre présence !

— Bien, Nicolas Sagamore ! s'écria Lionel.

— Oui !... Retirez-vous... à l'instant ! re-

prit le fermier, dont la voix tremblait de colère. Jean-Sans-Nom n'est pas ici ! Mais qu'il vienne me demander asile, et, malgré les menaces du gouverneur, je le recevrai... Maintenant, sortez de chez moi !... Sortez !...

— Oui !... Oui !... Sortez !... répéta Lionel, dont maître Nick eût vainement essayé de calmer l'exaspération.

— Prenez garde, Thomas Harcher ! répondit Rip. Vous n'avez pas raison contre la loi ni contre la force qui est chargée de l'appuyer ! Agents ou volontaires, j'ai cinquante hommes avec moi... Votre maison est cernée...

— Sortez !... Sortez !...

Et ces cris s'élevaient unanimement, en même temps que des menaces directes contre Rip.

« Je ne sortirai qu'après avoir l'identité de toutes les personnes présentes ! » répondit Rip.

Sur un signe de lui, les agents, groupés dans la cour, se rapprochèrent de la porte, prêts à pénétrer dans la salle. A travers fenêtres, M. et Mlle de Vaudreuil apercevaient les volontaires, disposés autour de la maison.

En prévision d'une collision imminente, les enfants et les femmes, à l'exception de Mlle de Vaudreuil et de Catherine, venaient de se retirer dans les chambres voisines. Pierre Harcher, ses frères et ses amis, avaient décroché leurs armes suspendues aux murs. Et, pourtant, si inférieurs par le nombre, comment pourraient-ils empêcher Rip d'accomplir son mandat ?

Aussi M. de Vaudreuil, allant de fenêtre en fenêtre, cherchait à voir si Jean aurait la possibilité de s'échapper par les derrières de la ferme, en se jetant à travers le jardin. Mais, de ce côté non moins que de l'autre, la fuite était impraticable.

Au milieu de ce tumulte. Jean restait immobile près de Clary, qui n'avait pas voulu s'éloigner.

Maître Nick tenta alors un dernier effort de conciliation, au moment où les agents allaient envahir la salle.

« Monsieur Rip, monsieur Rip, dit-il, vous allez faire verser du sang, et bien inutilement, je vous assure !... Je vous le répète, je vous en donne ma parole !... Jean-Sans-Nom, que vous avez mandat d'arrêter, n'est point à la ferme...

— Et il y serait, je vous le répète, que nous le défendrions jusqu'à la mort ! s'écria Thomas Harcher.

— Bien !... bien !... s'écria Catherine enthousiasmée par l'attitude de son mari.

— Ne vous mêlez pas de cette affaire, monsieur Nick ! répondit Rip. Cela ne vous regarde pas, et vous auriez à vous en repentir plus tard !... Je ferai mon devoir, quoiqu'il puisse arriver !... Maintenant, place !... place !...

Une dizaine d'agents s'engagèrent dans la salle, tandis que Thomas Harcher et ses fils s'élançaient contre eux, afin de les repousser.

Et, se démenant toujours, maître Nick répétait, sans parvenir à se faire entendre :

« Jean-Sans-Nom n'est pas ici, monsieur Rip, je vous affirme qu'il n'y est pas...

— Il y est ! dit une voix forte, qui domina le tumulte.

Tous s'arrêtèrent.

Jean, immobile, les bras croisés, regardant Rip en face, reprit simplement :

« Jean-Sans-Nom est ici, et c'est moi ! »

M. de Vaudreuil avait saisi le bras du jeune patriote, pendant que Thomas Harcher et les autres, s'écriaient :

« Lui !... Lui !... Jean-Sans-Nom ! »

Jean indiqua d'un geste qu'il voulait prendre la parole. Un profond silence s'établit.

« Je suis celui que vous cherchez, dit-il en s'adressant à Rip. Je suis Jean-Sans-Nom. »

Se retournant vers le fermier et ses fils :

« Pardon, Thomas Harcher, pardon, mes braves compagnons, ajouta-t-il, si je vous ai caché qui j'étais, et merci pour l'hospitalité que j'ai trouvée depuis cinq ans à la ferme de Chipogan. Mais, cette hospitalité que j'avais acceptée, tant qu'elle ne créait pas un danger pour vous, je n'en voudrais plus à présent qu'il y va de la vie pour quiconque me donnerait refuge !... Oui, merci de celui qui ne fut ici que votre fils adoptif, et qui est Jean-Sans-Nom pour son pays ! »

(A suivre)

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTRÉAL. 17 MAI 1890

LE REGIMENT

PREMIÈRE PARTIE

LE SOUS-OFFICIER JACQUES

(Suite)

—Vous ne le punirez pas trop, n'est-ce pas, monsieur Jacques ? dit Bernerette.

—S'il mérite d'être puni, je penserai que cela vous ferait du chagrin et j'y fermerai les yeux mademoiselle.

—Jolie discipline que vous enseignez là, sergent ! fit le colonel.

Jacques vint auprès de Mme de Cheverny. Il sentait peser sur lui le regard de la comtesse depuis quelques instants. Il n'en était pas gêné, au contraire, mais comme attiré. Et comme en ce moment Marjolaine causait avec Cheverny, Bernard et Bernerette, Mme de Cheverny et Jacques restèrent quelques minutes isolés dans ce salon. Mère et fils étaient en présence. Le hasard les avait jadis séparés, le hasard et la haine. Le hasard les rapprochait aujourd'hui, le hasard et la pure affection des êtres qui se trouvaient là. En tremblant, Marguerite lui demanda :

—Ainsi, monsieur Jacques, vous n'avez jamais connu vos parents ?

—Hélas ! non, madame.

—C'est Marjolaine qui vous a servi de mère ?

—De mère, de sœur. Elle a été tout pour moi. Et regardez-la, avec ses yeux souriants, quelle jolie petite mère elle a été pour moi, et comme il a été doux de vivre auprès d'elle.

—Vous l'aimez bien.

Il hochait la tête à plusieurs reprises.

—Si je la perdais, sûrement je ne lui survivrais pas.

Et son regard chargé de passion allait chercher le regard de Marjolaine. La comtesse ne le quittait pas des yeux. Elle était troublée de plus en plus, même un peu pâle, et il lui fallait un effort sur elle-même à chaque question qu'elle adressait à Jacques.

—Et jamais il ne vous est venu aucun indice sur ceux qui pouvaient être vos parents ?

—Jamais, madame, cependant....

—Cependant ?

—Mon père adoptif et Marjolaine me l'ont raconté souvent. Dans mes langes on a trouvé, lorsque j'eus été ramassé sur la grand'route, on a trouvé une médaille militaire et une croix d'honneur. A qui appartenaient-elles ? Pourquoi avaient-elles été cachées là ? Mon père était-il soldat, comme je le suis moi-même ? Et si c'est lui qui m'a abandonné, pour quelle raison l'a-t-il fait ?

—Une croix ? Une médaille ?

Dans son esprit, une pensée surgissait soudainement. Julien Rémondet aussi avait la croix ! Lui aussi avait été décoré devant Sébastopol, de la médaille militaire !

—La médaille même, frappée d'une balle, était bossuée, acheva Jacques. Celui qui la portait est-il mort ? Et celui-là était-il mon père ? Je ne le saurais jamais.

Marguerite, éperdue, regardait le sous-officier avec une sorte de terreur. Était-ce bien vrai ? ou se faisait-elle illusion ? Voilà qu'il lui semblait maintenant que Jacques ressemblait à Julien Rémondet ! Vainement elle essayait de rappeler toute sa présence d'esprit. Vainement elle voulait croire à un jeu de son imagination.

Julien Rémondet apparaissait tout à coup devant elle, comme s'il avait été évoqué par un magicien puissant elle revoyait le visage de Julien, ses yeux, ses traits énergiques et doux ; il y avait jusqu'à certaines expressions de physionomie qu'elle re-

trouvait en Jacques ; jusqu'à la voix de Julien qu'elle croyait entendre.

L'illusion fut si forte qu'elle faillit s'évanouir. Elle se leva brusquement, fit quelques pas, resta une minute à la fenêtre, puis revint au sous-officier que ces souvenirs avaient rendu songeur. Sur les lèvres de Marguerite deux questions se pressaient. Ainsi que Patoche, elle aurait voulu savoir dans quelles circonstances et en quelle contrée avait eu lieu l'abandon de Jacques. Sans grand espoir, du reste.

Un secret instinct la poussait à faire ces questions, ainsi que, sans espoir de gagner, mais quand même espérant, ceux qui ont pris des numéros de oterie consultent les listes après les tirages, mais elle craignait que tant d'intérêt subitement témoigné n'inspirât de la défiance à Jacques. Elle ne voulait point paraître indiscreète. Et toutefois, si les réponses du jeune homme allaient l'éclairer, si ses réponses allaient la renseigner ! Ne regretterait-elle pas de ne les lui avoir point adressées ? Elle tremblait bien fort en lui parlant.

—Où vous a donc recueilli le père de Marjolaine ?

—Ce n'est pas son père, mais c'est bien Marjolaine elle-même qui m'a trouvé, dit-il.

Et il raconta l'histoire que la jeune fille avait dite à Patoche. C'était la seule qu'il connût jusqu'à présent.

—Vers Nancy, disait-il, sur la nouvelle frontière.

Marguerite poussa un profond soupir. Ce ne pouvait être le petit abandonné auquel depuis vingt ans, elle pensait, tous les jours. L'espérance s'élevait. Elle baissa la tête, attristée. Jacques parlait toujours, mais elle ne l'écoutait pas. Ce qu'il disait ne l'intéressait plus. Et ses lèvres tombantes, affaissées, marquèrent brusquement le lourd chagrin qui pesait sur sa vie.

Puis il vint, à la pauvre femme, l'envie de savoir ce qui se passait dans ce cœur d'homme ; de se faire raconter de ce qu'il pensait de ses parents inconnus, de son père, de sa mère ; elle voulait entrer plus profondément dans ses rêves, afin de le connaître mieux. Elle se disait que, de cette façon, si en un coin du monde vivait son fils, elle saurait peut-être, par ce que Jacques pensait de sa mère, ce que l'enfant perdu pensait d'elle-même. Il y avait une superstition dans cette idée.

—Si mon fils vit, se disait elle, il pense comme Jacques. Et si Jacques me condamne, mon fils me condamne aussi.

Elle ne réfléchissait pas qu'il était peut-être dangereux d'interroger ainsi le sous-officier ; que peut-être tant de questions spéciales feraient naître en lui des soupçons.

Elle ne se disait rien de tout cela. Elle allait droit devant elle, les yeux fermés, attirée par l'inconnu, éprouvant à se torturer ainsi une volupté douloureuse.

—Vous pensez bien souvent à votre père, monsieur Jacques ?

—Oh ! oui, madame. Longtemps j'ai conservé l'espérance qu'un jour ou l'autre je le verrais. Je ne pouvais pas me faire à l'idée si triste que ma vie s'écoulerait sans que je le connusse, mais aujourd'hui...

—Aujourd'hui ?

—Je suis plus sage, dit-il avec un mélancolique sourire. Je ne puis demander l'impossible. J'ai fait mon deuil. Je ne connaîtrai jamais mon père.

—Comment vous le représentez-vous ?

—Beau, grand, fier et doux, ayant toutes les qualités du cœur et de l'esprit. C'est ainsi que je me suis créé son portrait dans mon imagination.

—Avez-vous essayé, du moins, de vous expliquer votre abandon, les motifs qui peuvent avoir poussé vos parents à vous délaisser, enfin toute cette triste histoire.

—Que penser de cela, madame ? De quoi suis-je victime ? Le sais-je ? Mes parents ne me pleurent-ils pas, peut-être ?

—De sorte que vous ne lui en voulez pas ?

—A mon père ? Oh ! que Dieu m'en garde jamais.

—Vous ne le laissez pas ?

—Il n'est pas cause de mon abandon, j'en suis sûr, il en a souffert et, s'il vit, il en souffre encore. Et si je devais l'accuser de cet abandon, je ne lui

en voudrais pas, je l'excuserais, parce que je suis persuadé qu'il aura fallu, pour en venir à une pareille extrémité, des motifs si graves que moi-même, qui suis victime, je devrais les approuver.

—Et ces motifs ?

—Qui sait ? dit Jacques très bas, l'honneur de ma mère, peut-être, un amour contrarié !

Elle tressaillit. N'était-ce pas d'elle-même qu'il parlait, en ce moment ? En tremblant de plus en plus fort elle demanda :

—Et votre mère ? Pensez-vous à elle quelquefois ?

—Ma mère ! fit-il, la voix coupée par un sanglot. Je saurais qu'elle a vu ma naissance avec horreur, que je n'ai été pour elle qu'un objet de répulsion et de haine... Je saurais qu'elle a voulu me tuer et que c'est elle qui, de sa propre volonté, pour se débarrasser de moi, m'a jeté sur la grand'route, j'aurais à lui reprocher tous ces crimes, que je l'aimerais encore.

—Ces crimes, monsieur Jacques, votre mère ne les a pas commis, une mère en est incapable. Il faut l'aimer, l'aimer sans cette pensée-là, autrement ce serait mal.

—Cette pensée, je ne l'ai jamais eue.

Et comme se parlant à lui-même :

—Ma mère ! ah ! comme j'ai envié les petits enfants autour de moi. Et que de fois, j'ai demandé : "Pourquoi n'ai-je pas une mère comme les autres ?" Il me semble que je l'aurais adorée, ma mère. Je n'aurais vécu que pour elle. Que de fois, pendant les nuits, mes rêves ont été peuplés de son image. Elle m'apparaissait toujours belle, toujours jeune, toujours triste, aussi, et je ne sais pourquoi toujours vêtue de deuil, ma mère ! Et je me dis, le désespoir au cœur, que peut-être elle vit quelque part, me croyant mort, qu'elle me pleure comme je la pleure. Où est-elle, mon Dieu ? où est-elle ? qui me le dira ? Ah ! que celui là qui me la montrerait prenne ensuite ma vie, pour le payer d'une minute d'un pareil bonheur ! Je la lui donne ! Et je pense, quelquefois, c'est une folie, je le sais, je pense qu'il a pu se faire que je me sois trouvé en sa présence, que je lui ai parlé, comme je me trouve devant vous, madame, et comme je vous parle et que rien n'a crié, dans mon être : C'est ta mère, prends-la donc, et fuis donc avec elle ! Rien ! c'est effroyable, cette pensée-là, ma mère !

Et il avait peine à retenir ses larmes.

—Je vous ai attristé, monsieur Jacques, je vous en demande pardon.

—Vous m'avez fait plaisir, au contraire, madame. Mon cœur est si gros, si gonflé parfois, que j'ai besoin de confidences.

—Eh bien, monsieur, dit-elle, je suis mère, moi, je comprends ce que vous souffrez, je me sens pour vous beaucoup de tendresse. Lorsque vous voudrez parler d'elle, ne m'oubliez pas, accourez, je recevrai vos confidences et quand vous partirez vous serez un peu moins triste, vous concevrez pour moi un peu plus de gratitude et moi je vous en aimerai davantage.

—Oh ! que vous êtes bonne, madame, et comme je vous chérirai !

—J'y compte et je ferai mon possible pour cela.

L'émotion de la comtesse était intraduisible. Il lui avait fallu pour se contenir une énergie virile. En entendant parler Jacques, elle avait fermé les yeux pour mieux vivre un moment avec ses souvenirs et elle avait cru entendre son fils, se plaignant doucement de son abandon, lui parler de son enfance et de sa jeunesse. Son trouble avait été si grand qu'elle avait failli se trahir et il était temps que l'entretien finit. Elle ne se sentait plus la force de le supporter. Elle se leva lentement, traversa le salon et sortit.

Comme Jacques et Marjolaine, cela était convenu, devaient rester à dîner chez le colonel, celui-ci ne prit pas garde à la disparition de la comtesse. Il crut qu'elle allait donner quelques ordres. Elle rentra chez elle. Et heureusement qu'elle était seule, que M. de Cheverny ne se trouvait pas auprès d'elle, car à peine fut elle dans sa chambre qu'elle s'affaissa, inanimée, dans un fauteuil. Longtemps elle resta évanouie. Ce fut Bernard qui la rappela à la vie. Après une demi-heure, étonné de ne point la voir revenir au salon, le jeune homme était sorti, s'était informé, était venu frapper à la porte de la chambre de sa mère, et n'entendant pas

de réponse, il était entré, Marguerite était si pâle qu'il crut qu'elle était morte. Il lui rafraîchit le front, les yeux, les tempes et il eut la joie de la voir revenir à elle. Quand elle le reconnut, il était à ses genoux.

—Que s'est-il donc passé ? demanda-t-elle.

—Je l'ignore, mère, je t'ai trouvée dans ton fauteuil, privée de sentiment. Nous commençons à nous inquiéter de ton absence.

—Ton père ne sait rien ?

—Que pourrait-il savoir ?

—Inutile de lui dire que j'ai été malade.

Elle parlait d'une voix affaiblie et nerveuse.

—Va, mon enfant, va rejoindre ton père. Je descends. Je suis à vous. Surtout pas un mot. Ce n'est rien. Toutes les femmes ont de ces faiblesses. Tu promets !

—Je ne dirai rien, mère.

Et il la laissa. Mais il pensait, en regagnant le salon :

—C'est singulier. Tout le temps que ma mère causait avec Jacques, elle paraissait très émue, et je l'ai vue chanceler quand elle est sortie. Pourquoi ? Que se disaient-ils ? Lui-même, du reste, paraissait triste et ses yeux étaient mouillés.

Quelques minutes après, Marguerite faisait sa rentrée dans le salon. Personne n'aurait pu se douter de ce qui venait de se passer. Elle avait le visage reposé, l'air enjoué, heureux. Seulement dans ses gestes, il y avait comme de la brusquerie, reste de sa surexcitation.

Après le dîner, Marjolaine et Jacques, heureux de cette famille nouvelle qui leur ouvrait les bras, reprisent le chemin du boulevard Haussmann. Une surprise les y attendait. Au moment où il paraissaient devant la loge de la concierge, Marie-Anne en sortit éfarée, et les arrêta.

—Mademoiselle, dit elle, figurez-vous qu'il y a dans l'antichambre un bonhomme qui vous attend depuis quatre heures. Et il en est dix. Faut-il qu'il ait de la patience ! Je lui ai dit de revenir. Il n'a jamais voulu entendre raison. Il s'est installé sur une chaise et il fume sa pipe depuis quatre heures de l'après-midi, oui, mademoiselle, malgré tout ce que j'ai pu lui dire, il fume pipes sur pipes, et ça empeste tout l'appartement. Toutes les clientes de mademoiselle vont avoir mal au cœur demain, c'est sûr !

—Quel peut être cet individu ? murmura Marjolaine.

Mais elle ne craignait rien. Jacques n'était-il pas avec elle ? Ils montèrent. La porte était entrouverte. Dans le vestibule un homme attendait, en fumant. Il tournait le dos. Un nuage bleu l'environnait. Au bruit que fit Marjolaine en entrant, il se leva, se retourna et Marjolaine et Jacques, avec un cri étranglé, firent deux pas en arrière, frappés par une apparition. Ce cri, ç'avait été, chez tous deux :

—Mon père ! mon père !

L'homme en effet, avait les larges épaules du père Routard, son énorme face avec ses favoris noirs embroussaillés sous le menton, les joues éclatantes, les yeux noirs saillants, rieurs, et de bonne grosses lèvres lippues. Le portrait de Routard, non pas du rétamateur vieilli par les années qui venait de s'écouler, mais d'un Routard resté jeune, sans un cheveu, sans un poil de barbe gris.

—Mon père ! répétait Marjolaine les mains jointes et dans une inexprimable angoisse.

L'homme fut secoué d'un rire bruyant et fit sauter son ventre.

—Non, je ne chuis pas votre père, dit-il avec un fort accent anvergnat. Je chuis votre oncle.

—L'oncle César ?

—L'oncle Chégear, juchement. Parti en Amérique, il y a des années et des années et qui revient aujourd'hui cheulement.

Et il ajouta, avec un long soupir :

—Auchi pauvre, du recte, qu'il était parti.

Il expliqua qu'il était retourné au pays, qu'il était passé à Villars, que là on lui avait donné l'adresse de sa nièce et qu'il était revenu d'Auvergne à Paris à pied, n'ayant presque plus d'argent et le long du chemin gagnant sa vie à retamer, comme avait fait son frère.

Tout en racontant cette histoire qui prouvait, en effet, une extrême pauvreté, il regardait attentivement l'effet qu'elle produisait sur Marjolaine.

Comment allait-on l'accueillir ? S'il s'était présenté riche, ayant fait comme tant d'autres fortune au pays des dollars, certes on l'eût reçu à bras ouverts. Mais il revenait misérable !

—Riche ou pauvre, mon oncle, vous êtes le bienvenu. Vous ne me quitterez pas. Et je croirai en vous regardant, ajouta-t-elle avec émotion, que mon père n'est pas mort, que j'ai fait un mauvais rêve et que c'est lui qui est toujours auprès de nous.

L'oncle César eut un éclair de satisfaction dans les yeux.

—Je n'ogerais pas l'échpérer, dit-il, non je n'ogerais pas.

—Seulement, dit la jeune fille, je ne vous attendais pas, il est trop tard pour songer à vous chercher une chambre dans la maison. Voici de l'argent pour aller à l'hôtel, cette nuit seulement. Demain nous aviserons. Il n'y a que deux chambres dans l'appartement. La première c'est moi qui l'occupe. La seconde...

Elle montra Jacques.

—Monsieur Jacques, dit-il, j'ai entendu raconter votre histoire dans la montagne, là-bas, au pays.

Il tendit au sous-officier sa large main. Lorsque Marjolaine lui donna de l'argent, une pièce de cinq francs, l'oncle César parut embarrassé. On eût dit qu'il avait honte de recevoir et qu'il allait refuser. A la fin pourtant, il accepta.

—A demain, dit-il, nous causerons plus longuement.

Il sortit, après avoir embrassé les jeunes gens.

—Un bonheur n'arrive jamais seul, vois tu, Jacques, dit la jeune fille. Mon père revient auprès de nous sous les traits de l'oncle César !

Le bonhomme était descendu lourdement, frappant fort les marches de l'escalier avec ses gros souliers ferrés. Sur le boulevard, il alluma sa pipe. Il était songeur.

—Tout de même deux braves enfants. Ils ne m'auraient pas mieux reçu si je leur avais apporté trois ou quatre cent mille francs de rentes.

Il se promena quelque temps sur le boulevard Haussmann, puis, tout à coup, appelant un fiacre qui passait :

—Au Grand-Hôtel.

Deux minutes après la voiture s'arrêtait sur le boulevard des Capucines. L'oncle César sautait lestement sur le trottoir et glissant la main dans sa poche, il en ramena la pièce de cinq francs donnée par Marjolaine. Il allait la jeter au cocher, mais il s'arrêta, la mit dans son gousset.

—Non, pas celle-là, je la garde.

Il en tendit une autre au cocher et rentra sous le vestibule de l'hôtel sans réclamer sa monnaie.

—Merci, mon nabab ! lui cria le cocher.

L'oncle César était sans doute un habitué de l'hôtel, car il se dirigea droit vers l'ascenseur et monta chez lui. Sa large face était éclairée par un sourire de contentement. Et tout en se déshabillant :

—Ils m'ont rechu comme un père ! Comme un père ! les braves enfants ! les braves enfants !

Il jeta négligemment sur sa table de nuit un portefeuille fort sale, bondé de bank-notes et de billets de banques chiffonnés, alla mettre ses gros souliers ferrés devant sa porte, ne pensa même pas à fermer celle-ci, revint à son lit, se coucha et cinq minutes après, il ronflait comme un tuyau d'orgue.

Là-bas, dans le petit appartement du boulevard Haussmann, au milieu du salon où éclataient les couleurs de tous les jolis chapeaux qui attendaient la vente du lendemain, Marjolaine et Jacques, les mains unies, se regardaient en souriant.

—Je t'aime ! disait Jacques.

Et Marjolaine répétait :

—Je t'aime !

Et ils se séparèrent. Là-bas, aussi, dans l'hôtel de la rue Ampère, c'était le calme, le repos. Marguerite seule ne dormait pas. Elle entendait toujours la voix de Jacques lui disant quels avaient été ses rêves et que de fois, en sa vie, il avait pensé à son père, à sa mère. Et dans la nuit qui l'enveloppait, la comtesse surexcitée croyait voir au loin, dans une forêt blanche de givre et de neige, sous le froid aigu d'un soir d'hiver, un pauvre petit abandonné dans ses langes, qui criait et qui se mourait ! Là-bas, enfin, rue Saint-Honoré, dans

une petite chambre contiguë à son cabinet de travail, là où se trônait la caisse imposante, Patoche aussi rêvait, sinistre et louche.

V

Vous avez déjà vu, par les calmes après-midi d'été, un oiseau de proie tournoyer dans le ciel infini, pas plus gros qu'une hirondelle, tellement il se tient haut. Tout à coup l'oiseau grossit, il descend, planant toujours, les ailes immobiles, et las de sa chasse aérienne et infructueuse, il va se cacher dans les feuilles d'un arbre touffu, sur la lièvre d'un bois. Il sait qu'il a, pas très loin, toute une famille de tourterelles. Il entend le père et la mère qui doucement roucoulent, à l'abri du soleil, dans l'ombre épaisse de quelque broussaille. Il les guettera tout le jour, patient, rusé, immobile. Et soudain, étourdiement, la tourterelle poursuivie par le mâle, viendra se jeter dans les branches où l'oiseau de proie l'attend invisible. D'en bas, vous entendrez un froufrou de grandes ailes dans les feuilles, puis vous verrez plus lourdement l'oiseau de proie prendre son vol, ayant la pauvrelette liée dans ses serres, déjà morte et la cervelle ouverte.

Patoche était cet oiseau de proie. Depuis son voyage à Villars, il avait ruminé maints projets dans son imagination féconde en inventions mauvaises. Ce qu'il voulait, c'était profiter du secret qu'il connaissait pour tirer de Mme de Cheverny le plus d'argent qu'il lui serait possible. Si Jacques avait été un escroc, si au lieu d'être honnête et doux garçon qu'il était, il avait été débauché, sans mœurs, violent, sans cœur, certes la partie eût été facile. Il serait allé le trouver. Il lui aurait tenu le langage suivant :

« Monsieur, je connais vos parents. Je puis vous révéler leur nom et leur situation sociale. Cela ne vous coûtera que deux ou trois cent mille francs.»

Jacques l'eût accueilli. Et Mme de Cheverny eût été assez heureuse pour verser à Patoche la somme qu'il eût exigée, pour l'obliger à garder ce secret et à ne point révéler à son mari la naissance de l'enfant. Mais Jacques eût refusé un pareil pacte avec indignation. Il eût chassé Patoche. Celui-ci s'en doutait et n'avait garde de s'y exposer. Il fallait donc s'adresser ailleurs.

—Il me faudrait sous la main un garçon sans scrupule, intelligent et adroit. Où et comment trouver cela ?

Telle était sa préoccupation, depuis son retour de Villars. Trois ou quatre ans auparavant, alors qu'il était en pleine fortune, après plusieurs affaires qui avaient réussi, Patoche avait pris pour caissier un tout jeune homme, André Moriani, Italien d'origine, dont la vive intelligence l'avait séduit. Moriani avait à cette époque dix-huit ans. Il l'avait gardé à son service pendant un an environ et s'était séparé de lui brusquement, dans les circonstances que nous allons raconter.

André vivait seul à Paris. Très joli garçon, le visage doux, les yeux noirs suppliants, la lèvre rouge, bien pris dans sa petite taille, il était singulièrement séduisant. Il parlait le français comme sa langue maternelle, et sans aucun accent, ayant été élevé en France. Il gagnait cent vingt cinq francs par mois chez Patoche, vivait de ces maigres appointements et, durant les six premiers mois, l'homme d'affaires n'eut pas à se plaindre de lui. André était régulier, arrivait à neuf heures au bureau, ne prenait qu'une heure pour déjeuner et ne sortait jamais avant six heures. Les écritures étaient bien tenues et le jeune homme paraissait discret et réservé, qualités précieuses pour Patoche qui, dans le genre d'affaires qu'il brassait, n'était pas toujours très délicat et tremblait souvent qu'une imprudence ne jetât la justice au travers de quelque une de ses combinaisons. Au bout de six mois il remarqua un changement notable dans la vie de son employé. André devenait rêveur, triste, irrégulier et il était toujours en avance pour ses appointements, d'un mois sur l'autre, chose grave aux yeux de Patoche. Que s'était-il passé ?

(A suivre)

USAGES ET COUTUMES

L'HOSPITALITÉ

Il y a une hospitalité fastueuse, nous ne voulons pas parler de celle-là. Non seulement elle n'est pas à la portée de tous, mais certaines recherches sont inutiles. Toutefois, lorsqu'on invite les gens à faire un séjour chez soi, il faut être sûr de pouvoir leur procurer le confort et les distractions auxquels ils sont habitués.

On doit connaître le jour exact de l'arrivée de ses invités, pour préparer leur appartement avec les soins les plus minutieux. Qu'on reçoive une personne d'humble condition ou un prince, on doit le traiter avec tous les égards possibles et lui donner tout le bien-être compatible avec la situation où l'on est placé.

La maîtresse de la maison inspecte donc l'appartement qu'elle destine à l'invité. Une propreté scrupuleuse est de rigueur absolue; on débarrasse les armoires de ce qu'elles peuvent contenir, on les époussette et on procède de même pour les tiroirs de commode. Sur une table on dispose tout ce qu'il faut pour écrire, du papier à lettres, des enveloppes, etc.; à côté, quelques livres, choisis d'après l'idée qu'on a toujours des goûts et des tendances littéraires de ses amis.

Sur un plateau, on prépare de l'eau, du sucre, un flacon d'eau-de-vie (pour les hommes), ou d'eau de fleur d'orange (pour les femmes) et une boîte fermée contenant des biscuits. Il y a des gens qui, pendant la nuit, ont besoin d'un léger réconfort et qui n'oseraient rien demander. Il est donc indispensable d'établir ce léger en-cas.

ANN SEPII.

UN HOMME CHANCEUX

Wm Klein, de 931 Enterprise Alley, Capitol Hill, était possesseur d'un vingtième du billet No 64,385, qui a gagné le prix capital de \$300,000 dans le tirage de la loterie de la Louisiane le 12 de ce mois. Ayant appris que son billet avait gagné un prix, il le donna en collection à la Première Banque Nationale, et une semaine après il recevait un chèque pour le montant. — *McKeesport Pen News* 28 février.

Avis aux mères.—Le "sirop calmant de Madame Winslow" est employé depuis plus de 50 ans par les mères pour la dentition des enfants, et toujours avec un succès complet. Il soulage le petit patient aussitôt, procure un sommeil calme et naturel en enlevant la douleur, et le petit chérubin "s'épanouit comme un bouton de fleur." Il est très agréable à prendre, il calme l'enfant, amolir les gencives, enlève la douleur, arrête les vents, régularise les intestins, et il est le meilleur remède connu pour la diarrhée causée par la dentition ou autrement. Vingt-cinq cents la bouteille.

Cravates job de 50c pour 25c
Corps et Caleçons mérino de \$1 pour 75c
Chemises non-lavées à 75c supérieure
Chemises sur commande \$1.50
Voyez nos Chapeaux de \$1 et plus

GUIMOND
15 ST-LAURENT

THIS PAPER may be found on file at Geo. F. Bowler & Co's Newspaper Advertising Bureau (10 Spruce St.) where advertising contracts are made for the NEW YORK K.

ANNONCE DE

John Murphy & Cie

ESCOMPTE DE 25 POUR CENT

Sur tous nos rideaux, étoffes pour Rideaux Tapis de tables et de Pianos. Aussi un magnifique assortiment de "Rugs" en tapis Turque pour le plancher. Toutes ces marchandises sont de valeur spéciale et notre raison pour les sacrifier ainsi est que nous avons décidé de discontinuer de tenir ces quelques lignes suivantes :

RIDEAUX ! RIDEAUX !!

en dentelle, en net Suisse, en guipure, en tapestry, en chenilles nouvelles marchandises

à 25 pour cent d'escompte

TAPIS DE TABLES !
TAPIS DE TABLES !!

en drap fleuri et flassés, en soie et laine, et en chenille, une grande variété de patrons

à 25 pour cent d'escompte

Tapis pour Pianos !
Tapis pour Pianos !!

en drap fleuri et flassés, soie et laine et en chenille. Nouvelles marchandises et jolis patrons

à 25 pour cent d'escompte

Not pour Rideaux,
Etoffes barrées pour portières,
Poles pour rideaux

à 25 pour cent d'escompte

JOHN MURPHY & CIE

Importateurs et manufacturiers de man-
teaux et costumes pour dames

Coin des rues Notre-Dame et St-Pierre

Au comptant et à un seul prix

Echantillons expédiés par la maille.

Banque Ville - Marie

AVIS

Est par le présent donné qu'un dividende de trois et demi pour cent (3½ %) payable le deuxième jour de juin prochain, a été déclaré pour le semestre courant, sur le capital versé de cette institution.

Les livres de transports seront en conséquence fermés du 21 au 31 mai inclusivement.

AVIS est aussi donné que l'assemblée générale annuelle des actionnaires de la dite Banque, aura lieu en son bureau principal, à Montréal, MERCREDI, le DIX-HUIT JUIN prochain, à MIDI.

Par ordre du Bureau de Direction,
U. GARAND,
Caissier.

Montréal, 24 Avril 1890.

Banque Jacques Cartier

DIVIDENDE No 49

Montréal, 23 avril 1890.

AVIS est par le présent donné qu'un dividende de TROIS ET DEMI pour cent, sur le capital versé de cette institution, a été déclaré pour le semestre courant, et sera payable au Bureau de la Banque, à Montréal, le et après LUNDI, le deux Juin prochain.

Les livres de transfert seront fermés du 19 au 31 Mai, les deux jours inclus.

L'assemblée générale annuelle des actionnaires aura lieu au Bureau de la Banque, MERCREDI, le dix-huitième jour de Juin prochain, à une heure p.m.

Par ordre du Bureau,
A. DE MARTIGNY,
Direct.-Gérant.

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRÉ, le plus complet et le meilleur marché des journaux du Canada

MAISONS RECOMMANDEES

SOREL

HOTEL BRUNSWICK. J. Fish, Prop.

HOTEL RICHELIEU

ISIDORE DUROCHER & CIE
MONTREAL

Cet Hôtel de première classe, si bien connu du public, vient de réouvrir; ces entrées sont de maintenant sur la rue Saint-Vincent, et il n'y a plus de communications par la Place Jacques Cartier.

J. BISAILLON,

1509, Rue Notre-Dame

Spécialité de Parfumeries Françaises des Célèbres maisons Parisiennes

Articles de Fantaisie, Perruques, Braids et Toupets.—Chambres de bain pour Dames et Messieurs.

F. X. Z. GERMAIN,

1306, Rue Sainte-Catherine

MARCHAND DE MEUBLES NEUFS ET DE SECONDE MAIN

Le plus haut prix sera payé pour les Meubles de Seconde Main.

V. ROY & L. Z. GAUTHIER,

Architectes et évaluateurs ont transporté leur bureau au numéro

180 — RUESAINT-JACQUES — 180

Edifice de la Banque d'Epargne

VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER

Élèveur de plancher. Chambre 3 et 4

HOTEL DU CANADA

A. C. SABOURIN, propriétaire

Coin des rues Saint-Gabriel et Sainte-Thérèse

MONTREAL

Ses lunches à 25 cents sont des meilleurs à Montréal.

La Compagnie d'Assurance
NORTHERN OF ENGLAND.

Capital..... \$15,000,000
Fonds accumulés..... 17,106,000

BUREAU GÉNÉRAL POUR LE CANADA

724 NOTRE-DAME, MONTREAL

ROB. W. TYRE, Gérant.

AGENTS POUR LA VILLE

FLZEAR LAMONTAGNE JOSEPH CORBEIL



La Chevelure, c'est la Santé!

Le REGENERATEUR CAPILLAIRE AUDETTE nettoie la TÊTE et fait disparaître les PELLICULES. Il empêche la chute des cheveux et en motive la croissance.

LE REGENERATEUR CAPILLAIRE AUDETTE est une lotion douce et rafraichissante, sans égale comme pommade et convenant particulièrement aux enfants.

LE REGENERATEUR CAPILLAIRE AUDETTE n'est pas une teinture, c'est un stimulant et un tonique. Cette préparation est de plus exempte de tout produit chimique dangereux ainsi que l'atteste un grand nombre de témoignages des meilleures autorités médicales. Chez tous les pharmaciens, 50cts. la bouteille.

S. LACHANCE, seul propriétaire,
1538 ET 1540 RUE STE-CATHERINE, MONTREAL.

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille

HENRY R. GRAY,
Chimiste-pharmacien,
144, rue St-Laurent.



Voici le véritable J. E. P. Racicot, inventeur, propriétaire et manufacturier des célèbres Remèdes Sauvages, 1434, rue Notre Dame, à l'enseigne du Sauvage.

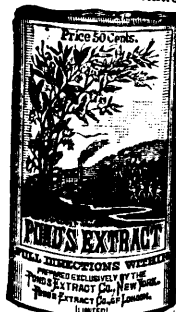
Montréal, 9 mai.
CERTIFICAT.—Moi, soussigné, je certifie que pendant six mois j'ai été malade d'une démanaison et dartres aux bras d'une souffrance terrible, j'ai été guéri par les Remèdes le J. E. P. RACICOT, propriétaire et fabricant de remèdes sauvages, dans l'espace de trois semaines, au No 1434, rue Notre-Dame, à enseigne du Sauvage

A. LAFERRIERE, typographe,
No 11, Saint-Etienne, Côteau St-Louis.
On trouvera les mêmes remèdes au No 25 rue St-Joseph, Québec, et au No 9, rue Duont, Sherbrooke

Demandez le Pond's Extract. Evitez les imitations

POUR

Tous les Maux
Hémorroïdes
Contusions
Catarrhes
Blessures
Douleurs
Brûlures
Toilette
Intime
ET LA
Grippe



Fac-Simile du Flacon enveloppé de papier chamois.

SERVEZ-VOUS DE
POND'S EXTRACT

Il guérit les

Engelures
Enrouements
Rhumatismes
Maux d'Yeux
Hémorragies
Inflammations
Maux de Gorge

Préparé seulement par la
POND'S EXTRACT CO.
76 Fifth Avenue
New York

Le Musée des Familles, publication bimestrielle. Conditions d'abonnement: Un an (à partir du 1er janvier 1889): Paris, 14 francs; Département, 16 frs; Canada, 18 frs. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris (France).

Colonne Carsley

BAS

Bas en Cachemire noir pour dames
Nous venons de recevoir 18 caisses de beaux bas en cachemire noir.

BAS DE DAMES

Valeur spéciale, 19c la paire.

6 Caisses

Viennent d'être mis en magasin, 24c la paire
Freudeur pour dames, 28c la paire.

Bas de cachemire noir

S. CARSLY.

BAS

Bas de cachemire noir pour Dames

Fabrique anglaise, 35c
3 paires pour \$1.00

2 Caisses

Marques spéciales, 40c, 43c, 45c
Talons forts, 3 paires pour \$1.25

Bas de cachemire noir pour dames

S. CARSLY.

BAS

Bas de cachemire noir pour dames

Spécialité à 49c la paire.

Dernière mode, talons forts, cachemire supérieur 60c la paire. Perfection en douceur et fini.

Bas en cachemire noir pour dames

S. CARSLY.

SOUS-VÊTEMENTS

Pour dames et enfants

Nouveaux Articles

Gilets en cachemire par côtes
Manches longues, Manches courtes,
Pas de manches

Blanc et couleurs de fantaisie

Pour dames et enfants

Vient d'être reçu

Gilets de coton par côtes
Manches longues, Manches courtes,
Pas de manches

Blanc, Crème

Gilets en coton par côtes

S. CARSLY.

SOUS-VÊTEMENTS

Gilets

Caleçons

En Merinos Écossais Gaze

Vêtements complets, toutes grandeurs

Gilets

Caleçons

En laine Écossaise mi-gaze

Vêtements complets pour Dames et Enfants

Beau Gaze des Petites

Finis en Merino

Sous-vêtements en Balbriggan Crème

Pour Dames et Enfants

Manches longues, mi-manches, pas de manches.—Toutes grandeurs pour

Dames et Enfants

S. CARSLY.

NOUVEAUTÉS EN RUBANS

Des Rubans nouveaux sont ajoutés chaque jour à notre stock, qui est considéré comme le meilleur du Canada, comprenant:

Assortiment complet

En toutes largeurs

Dernières fabriques

Couleurs à la mode

Il est intéressant de voir les différentes sortes de Rubans que nous vendons chaque jour.

S. CARSLY.

PREX DES RUBANS

Rubans à Ceinturons tout Soie, dix
pouces de large, 17c la verge.

Rubans à Ceinturons, tout Soie, dix
pouces de large, 23c la verge.

Rubans à Ceinturons, tout Soie, qua-
torze pouces de large, 33c la verge.

Rubans à Ceinturons Clan Tartan, re-
présentant les Tartans les plus populaires,
si à la mode actuellement, 10 pouces de
large, 50c la verge.

S. CARSLY.

1765, 1767, 1769, 1771, 1773, 1775, 1777, RUE
NOTRE-DAME, MONTREAL

Colonne Carsley

LA COMPAGNIE D'ASSURANCE "WESTERN" CONTRE LE FEU ET SUR LA MARINE

Revenu pour l'année 1889..... \$2,025,192.58
Sécurités pour les assurés..... 1,837,286.41

BUREAU A MONTREAL, 194 RUE ST-JACQUES

ARTHUR HOGUE,
Agent du département français.

J. H. ROUTH & Co.,
Agents généraux.

Nous donnons des reçus et des polices écrites en français. Institutions religieuses et propriétés de campagne assurées à de très bas taux.



UNE LIVRE DE JOHNSTON'S FLUID BEEF

a autant de valeur nutritive, véritable et réelle que 4 1/2 livres de
beefsteak frimé. Il est une nourriture parfaite pour les ma-
lades. La valeur d'une nourriture comme celle-ci est indis-
pensable pour les dyspeptiques.

HENRI LARIN,

PHOTOGRAPHE

2202 -- RUE NOTRE-DAME -- 2202

HONNEUR AUX REMÈDES SAUVAGES
DE
GEO TUCKER

EMPLATRE MONTAGNES VERTES
GEO TUCKER NA PAS
D'EGALE FORCE LES
BOULEURS DE SREINS
L'AMIE DES
DAMES

SIROP BOTANIQUE DE
GEO TUCKER EST
GARANTI DE GUERIR LA
TOUX ET LA
COQUELUCHE

ARRAPAHOU
DES MONTAGNES VERTES
DE
GEO TUCKER, POUR
LES MALADIES INTERNES ET EXTERNES REMÈDES BIEN CONNU.

\$5.000
DE
RECOMPENSE
POUR DE
MEILLEURES
MEDECINES
PATENTÉES
VENDUS PAR TOUS
PHARMACIENS
ET ÉPICIERS
RESPECTABLES
DEPUT. CHEZ

MÈRES SAUVEZ LA
VIE À VOS PETITS
ENFANTS EN
DEMANDANT TOUJOURS
À VOTRE PHARMACIEN
LES BOMBONS DE
CHOCOLAT INDIEN
DES MONTAGNES
VERTES DE
GEO TUCKER
POUR LES VERS.

N'oubliez pas de
DEMANDER LES
PETITES PILULES
POMMES DE MAI
DE LA MONTAGNE VERTE
DE GEO TUCKER
POUR LA PURGATION.
DYSPEPSIE.
CONSTIPATION ETC
12 PILULES LA DOSE

DES MILLIERS
DE PERSONNES
SOUFFRANTES
ONT
IMMÉDIATEMENT
RECOURS AUX
Remèdes Sauvages
DE
GEO. TUCKER

429, RUE GRAIG
EN FACE DU
CHAMP DE MARS

LYMAN, FILS & CIE
PHARMACIE EN GROS,
RUE ST-PAUL, MONTREAL.

Alcide Chausy
Architecte
No 154, Rue St Catherine.
Montreal.
Téléphone Bell 6504.

ÉTABLIE EN 1870



Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons tous jours en magasin les articles suivants :

Les triples extraits ouillaires concentrés de JONAS

Huile de Castor en bon
tailles de toutes grandeurs

Moutarde Française
Glycérine, Colles, etc.

Huile d'Olive en dem-
pintes, pintes et pots.

Huile de Foie de Morue,
etc., etc.

HENRI JONAS & CIE

10—RUE DE BREBOLLE—10

Bâtisses des Sœurs) MONTREAL

SANS PEUR ET SANS REPROCHE

SAVONS MEDICAUX

DR V. PERRAULT

Ces savons, qui guérissent toutes les Maladies de la peau, sont aujourd'hui d'un usage général. Les cas nombreux de démangeaisons, dartres, hémorroïdes, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces Savons.

- NUMÉRIQUE ET USAGES DES SAVONS
- Savon No 1.—Pour le démangeaison de toute sorte.
 - Savon No 5.—Pour toutes sortes de dartres
 - Savon No 8.—Contre les taches de rousse et le masque.
 - Savon No 14.—Sur-tout à juste titre savon de beauté, sert à embellir la peau et donne un beau teint à la figure.
 - Savon No 17.—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse disparaît en quel ques jours en employant le savon No 17.
 - Savon No 18.—Pour les hémorroïdes. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables, et cela dans les cas les plus chroniques. Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Expédiés par la poste sur réception du prix (25 cents).
- ALFRED LIMOGES,
Saint-Eustache, P.Q.

Saint-Nicolas, journal illustré pour gar-
çons et filles, paraissant le
samedi de chaque semaine. Les abonnements
partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris
et département, un an : 18 fr ; six mois : 10
fr ; Union postale, un an 20 fr ; six mois : 12
francs. S'adresser à la librairie Ch. Dela-
grave, 15, rue Soufflot, Paris (France).

SANS PRECEDENT AUOUN I Au-delà d'un Million distribué



COMPAGNIE de la LOTTERIE de l'ÉTAT de la LOUISIANE

Incorporée par la Législature pour les fins
d'éducation et de charité, et ses franchises
déclarées, être parties de la présente Consti-
tution de l'Etat en 1879, par un vote populaire
écrasant.

Les Grands Tirages Extraordinaires
ont lieu semi-annuellement (Juin et Décem-
bre) et les Grands Tirages Simples ont lieu
mensuellement, les dix autres mois de l'an-
née. Ces tirages ont lieu en public, à l'Acadé-
mie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

En Renommée durant Vingt Ans, pour l'intégrité
de ses tirages et le paiement exacte de ses prix

Attesté comme suit :
" Nous certifions par les présentes que nous
surveillons les arrangements faits pour les
tirages mensuels et semi-annuels de la Com-
pagnie de Lotterie de l'Etat de la Louisiane,
que nous gérons et contrôlons personnellement
les tirages nous-mêmes et que tout est
conduit avec honnêteté, franchise et bonne
foi pour tous les intéressés ; nous autorisons
la Compagnie à se servir de ce certificat, avec
des fac-simile de nos signatures attachés dans
ses annonces.

J. T. ...
J. T. ...

Commissaires
Nous, les soussignés, Banques et Banquiers,
paieront tous les prix gagnés aux Loteries de
l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à
nos caisses :

R. M. Walmaley, Prés. Louisiana National Bk
P. ... Lanau, Prés. State National Bk
A. Baldwin, Prés. New Orleans National Bk
Carl Kahn, Prés. Union National Bk

Grand Tirage Mensuel

A L'ACADEMIE DE MUSIQUE, N. OUVRIER
ORLEANS,

MARDI, LE 13 MAI 1890

PRIX CAPITAL - - - \$300,000

100,000 Billets à \$20 chaque. Moitié, \$10
Quart, \$5. Dixième, \$2. Vingtième, \$1.

LISTE DES PRIX

1 PRIX DE \$300,000 est.	\$300,000
1 PRIX DE 100,000 est.	100,000
1 PRIX DE 50,000 est.	50,000
1 PRIX DE 25,000 est.	25,000
2 PRIX DE 10,000 est.	20,000
5 PRIX DE 5,000 sont.	25,000
25 PRIX DE 1,000 sont.	25,000
100 PRIX DE 500 sont.	50,000
200 PRIX DE 300 sont.	60,000
500 PRIX DE 200 sont.	100,000

PRIX APPROXIMATIFS

100 PRIX DE \$500 sont.	50,000
100 PRIX DE 300 sont.	30,000
100 PRIX DE 200 sont.	20,000

PRIX TERMINANT

999 PRIX DE \$100 sont.	99,900
999 PRIX DE 100 sont.	99,900

3,131 prix se montant à..... \$1,054,800

NOTE.—Les billets gagnant les Prix Capitaux ne se trouvent pas compris dans les prix terminants.

AGENTS DEMANDES

Pour prix aux clubs et autres informa-
tions adressez-vous aux soussignés. Ecrivez
librement et donnez votre résidence, ville,
comté, rue et numéros.
Les retours par malle se feront plus rapide-
ment en nous envoyant une enveloppe por-
tant votre propre adresse. Nommez LE
MONDE ILLUSTRÉ.

IMPORTANT

S'adresser à M. A. DAUPHIN,
New-Orleans, La.

ou M. A. DAUPHIN,
Washington, D. C.

Par lettres ordinaires, contenant mandats
émis par toutes les Compagnies d'Express,
New-York Exchange, ou Traités et Mandats-
Poste.

Adressez vos Lettres Enregistrées contenant
de l'Argent à

NEW ORLEANS NATIONAL BANK,
New Orleans, La.

Souvenez-vous que le paiement des Prix
est Garanti par Quatre Banques Natio-
nales de la Nouvelle-Orléans, et que tout
billet porte la signature du Président d'une
institution dont les droits d'exister sont re-
connus par les plus hautes cours ; par consé-
quent, défiez-vous des contrefaçons ou des
proportions anonymes.
Une Piastre est le prix de la plus petite
partie ou fraction d'un billet émis par nous
dans aucun tirage. Ce qu'on pourra offrir
pour moins d'un dollar, portant notre nom,
est fait dans le but de frauder.